

LE GRENADIER

DE L'ILE D'ELBE,

PIÈCE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET FRANCIS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES DRAMATIQUES.

LE 20. AOUT 1831.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,

vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.



1831.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MM.

NAPOLÉON	CLOZEL , fils.
LAMBERT , grenadier.....	WILLIAMS.
PLOSKI , maréchal-des-logis polonais..	A. PERRET.
LOUBERS , commandant de la garde...	DARMANCE.
JUSTIN , voltigeur.....	ROSEVILLE.
SAINTE-ELME , agent des Bourbons...	THIÉRY.
WHLSON , lieutenant de vaisseau , an- glais	JULIEN.
LUDOVIC , jeune paysan de l'île d'Elbe.	BELMONT.
DUMONT , vieil invalide de 98ans , père de Lambert	LEPEINTRE.
Le Baron DE LA BRÉTAUDIÈRE.....	AMANT.
LÉON , son neveu , élève de l'École Polytechnique.....	MARTIN.
POULOT , attaché au service du Baron.	DUMOULIN.
JEAN - LOUIS , jeune paysan du Dau- phiné	PALAISEAU.
LE CURÉ.....	VAILLANT.
UN OFFICIER DE GENDARMERIE.....	MEURENT.
UN SERGENT.....	EUGÈNE.
UN GRENADIER.....	LEMONNIER.
UN PAYSAN.....	JULIEN.

M^{mes}.

VITORIA , cantinière	DUMAS.
PAULY , jeune paysanne de l'île d'Elbe.	BORDIER , aînée.
NANETTE , servante de Dumont	DELILLE.

Grenadiers et Polonais.
Matelots et Habitans de l'île d'Elbe.
Paysans , Paysannes du Dauphiné.

*La Scène se passe , au premier acte , à l'île d'Elbe. — Au
second et au troisième , dans un village près de Grenoble.*

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON , RUE
Git-le-Cœur , n. 7.

LE GRENADIER DE L'ILE D'ELBE,

PIÈCE EN TROIS ACTES.

.....

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le rivage de la mer. Au deuxième plan, à gauche du spectateur, la cabane de Pauly. Au cinquième plan, à droite, une pointe de rocher.
Au fond, la mer et l'horison.



SCÈNE PREMIERE.

LAMBERT, JUTSIN, LUDOVIC, PAULY, JEUNES FILLES.

(Au lever du rideau, ils jouent à la main chaude. Lambert est assis devant la porte de la cabane, sur un escabeau; il tient sur ses genoux la tête de Pauly, qui, la main étendue, attend les joueurs. Non loin de Lambert, une table sur laquelle sont assis deux ou trois grenadiers qui fument ou qui boivent.

Derrière Pauly, et à quelques pas d'elle, sont groupés Justin, Ludovic et les jeunes filles.

Marquita, la mère de Pauly, est sur le pas de sa porte; elle a suspendu son travail de rouet, pour regarder le jeu.

Le rideau se lève sur ce tableau posé.

A la cabane de Marquita est suspendue une enseigne portant ces mots : *A l'Aigle impérial.*)

LUDOVIC, *frappant dans la main de Pauly, et se cachant derrière une jeune fille.*

Qui?

PAULY, *relevant la tête.*

Ludovic.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

LUDOVIC.

C'est triché! M. Lambert lui a pincé l'oreille.

PAULY.

Du tout.

LUDOVIC.

Au surplus, ça m'est égal : j' joue plus. C'est y pas ben amusant de s' faire donner des claques dans la main, et de se boucher les yeux avec les genoux de M. Lambert.

LAMBERT.

Alors rompez les rangs ; moi, je me licencie.

JUSTIN.

Comment, nous n' jouons plus ? Et qu'est-ce que nous allons donc faire en attendant que le déjeûner qu'on nous prépare à l' *Aigle Impérial* soit sur la table ?

LAMBERT, *qui a été auprès de ses camarades, assis à la table, et qui s'est rempli un verre de vin.*

Fais comme nous, viens boire un coup. Allons, viens... nous boirons aux jolies filles de l'île d'Elbe.

JUSTIN.

Ah ben ! c'est ça.

LUDOVIC.

Ils font les galans.

JUSTIN, *un verre à la main.*

Mademoiselle Pauly, moi, je ne bois qu'en votre honneur.

PAULY.

Merci, monsieur le voltigeur.

LAMBERT.

Justin, je suis content de toi, mon petit, tu t'es bien formé depuis dix mois.

JUSTIN.

Ecoutez donc, mon ancien, y n'y avait pas de temps à perdre... pour faire son éducation. Je me rappèlerai toute ma vie le jour où j'ai quitté le rudiment pour le fusil.

Air de Marianne.

Je m'donnais au diable à l'école,
Pour mordre à mes auteurs latins ;
Mais pour moi, le héros d'Arcole
Était ben plus grand qu'les Romains.

Voilà ma mère,
Qui d'un' voix fière
Me dit : mon fils,
Les Russ's sont dans l'pays ;
Laiss' là la science,
Sauve la France,

Et puis après
T'apprendras le français.
Les premiers jours furent ben rudes ;
Mais c'est amusant, je l'soutiens,
Sur les cosaqu's et les prussiens,
De finir ses études.

Au reste, papa Lambert, si c'est vous qui m'avez appris l'exercice, voilà des yeux qui m'ont appris ben autre chose. (*Il montre Pauly.*) Tenez, par exemple, y m'ont donné une fameuse idée. Si nous restons ici indéfiniment, c'te petite île pourra ben devenir un département Français, et sans tirer un coup de fusil.

LAMBERT.

Comment ça, petit ?

JUSTIN.

Faudra, par exemple, que ces demoiselles nous aident un petit peu... Voilà la chose.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Oui, mes chers amis, dans ma tête
Ce projet roule d'puis quelqu's jours ;
Mais pour assurer not' conquête,
D'ces d'moisell's il nous faut l'secours :
Formons tous une grande alliance,
Et je suis certain du succès ;
Pour que c'pays d'vienne la France,
Y n'y a qu'à l'peupler de Français.

LAMBERT.

C'est juste.

LUDOVIC.

Elle est jolie, l'idée!... Eh ben! et les indigènes ?

JUSTIN.

Nous vous prendrons pour parrains... Moi, d'abord, je te retiens.

LUDOVIC.

Merci.

JUSTIN.

Et, avec le consentement des autorités compétentes, je me charge de commencer la Colonie avec mademoiselle Pauly,

LAMBERT.

Pas mal choisi.

JUSTIN.

Si c' mariage s'arrange , comme depuis la bataille d'Austerlitz je n'ai plus de père , le jour de la cérémonie c'est vous qui m'en servirez , n'est-ce pas , monsieur Lambert.

LAMBERT.

Sans doute.

JUSTIN.

Il me semble que je ne peux pas mieux choisir. N'êtes-vous pas le doyen du bataillon sacré ? et ce bataillon là n'est-il pas aussi fier de vous que de son drapeau ? Quand un factionnaire vous porte les armes , il salue aussi bien vos moustaches grises qu' vot' ruban rouge.

LAMBERT.

Eh ! mon garçon , je n'ai rien fait de plus que mes camarades . . . je date de plus loin , voilà tout. J'avais quinze ans quand j'ai déchiré ma première cartouche.

Air du Baiser au Porteur.

Et mon début fut la grande victoire
Qu'à la Bastill' le peupl' sut obtenir,
J'ai commencé, tu l' vois, avec not' gloire ;
Mais avec elle aussi j' n'ai pu finir.
A Montmirail j'aurais voulu finir.
Au moins je puis l'dire, et j'm'en pique,
J'ai pris ma part avec honneur
Et du premier succès d'la république,
Et du dernier combat de l'empereur. (bis.)

JUSTIN.

Savez-vous bien qu'on ferait une belle épitaphe avec ces deux lignes là.

LAMBERT.

Une épitaphe ! . . . Et où sera la tombe sur laquelle on la mettra ? Tenez , mes amis , v'là ce qui me jette du noir dans l'âme.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Après vingt ans d'services glorieux,
Je n'demandais, pour toute récompense,
Qu'la main d'mon pèr' pour me fermer les yeux,
Et pour dernier asile un coin de terre en France ;

Mais c'en est fait, il n'y faut plus songer,
 Là bas en vain, oui mon cœur me rappelle,
 Pauvre soldat, au malheur sois fidèle,
 Languis et meurs sur le sol étranger,
 La tombe est là sur le sol étranger !

JUSTIN.

Eh ben ! est-c' qui faut avoir d' ces idées là... par exemple... Vous avez fait pleurer ma petite Pauly.

LUDOVIC.

Moi aussi j'avais déjà mon œil mouillé.

JUSTIN.

D' la tristesse, des pleurs le jour de la fête de ma mère... Allons, allons, secouons ça, aussi ben il n'est pas dit que nous resterons toujours à l'île d'Elbe. Voyons, voyons, un nouveau verre de vin, et nous irons ensuite accélérer le déjeuner.

LUDOVIC.

Voilà encore des convives.

JUSTIN.

Des convives ! Monsieur Lambert, r'gardez donc là-bas. Voilà les Polonais d' la garde ; ils nous amènent un nouveau venu.

SCENE II.

LES MÊMES, PLOSKI, DEUX POLONAIS.

CHŒUR DES POLONAIS.

Air du premier acte de Malvina.

PLOSKI.

Aujourd'hui, pour moi, quel bonheur
 De retrouver mes frères !
 Mes peines seront plus légères
 Quand j'aurai vu l'empereur.

LES POLONAIS.

Aujourd'hui, pour lui, quel bonheur
 De retrouver ses frères !
 Ses peines seront plus légères
 Quand il verra l'empereur.

LAMBERT.

Ciel ! Ploski !

PLOSKI.

C'est moi-même.
Je viens dans ce pays,
Sous le drapeau que j'aime,
Revoir tous mes amis.

ENSEMBLE.

Pour moi, } mes amis, quel bonheur!
Pour lui, }

PLOSKI.

Oui, mes vieux camarades, je reviens à vous pour ne plus vous quitter. Embrassons-nous d'abord.

JUSTIN.

Y paraît que c'est un ancien aussi.

LAMBERT.

Toi à l'île d'Elbe ?

PLOSKI.

L'empereur n'y est-il pas ? Je viens lui redemander du service. Désespéré de n'avoir point été désigné à Fontainebleau, j'avais pris mon congé. Je croyais avoir encore une patrie, mais, hélas ! ma chère Pologne n'était plus qu'une province Russe. Soldat de Poniatowski, je ne pouvais tendre les mains aux chaînes dont Alexandre chargeait mes compriotes.

AIR : *Patrie ! honneur !*

D'un bras de fer, écrasant mon pays,
Ce fier despote a ptini notre gloire ;
Il a juré haine à tous vos amis,
Et sa vengeance a suivi sa victoire.
J'ai secoué la chaîne des vainqueurs,
Français du Nord, j'ai repris mes couleurs.

JUSTIN.

La Pologne, c'est donc la France aussi ?

PLOSKI.

Oui, mon garçon... France et Pologne, voilà notre devise.

LAMBERT.

Bien, Ploski, tu reprends du service quand tu nous vois malheureux... Tu ne fais pas comme tant d'autres qui devaient tout à l'empereur...

PLOSKI.

Que veux-tu ? Tous ces grands personnages commen-
çaient à trouver l'uniforme trop lourd.

LAMBERT.

C'est la faute du petit caporal ; fallait pas qu'il mit tant
d'or dessus. Le nôtre n'était pas brodé, aussi...

AIR : *Sur ce contrat, quand je verrai ton nom.*

Sous c't'habit bleu, qu'la victoire a blanchi,
L'emp'reur au moins trouva des cœurs fidèles ;
Mais, las de gloir', tous ces grands l'ont trahi,
Et de son aigle ils ont coupé les ailes.
Au nouveau roi qu'on doit à nos revers,
Ils vont d'mander pardon d'eux vieux services ;
A ces soldats, vainqueurs de l'univers,
On va jeter des manteaux d' ducs et pairs,
Pour bien cacher leurs cicatrices. (*bis.*)

JUSTIN.

J'aime mieux nos capottes, moi.

LAMBERT.

Et t'as raison ; il n'y aura jamais de fleurs-de-lys là-
dessus.

PLOSKI.

Ah ! ça, dites donc, est-c' qu'on a établi un poste ici ?

LAMBERT.

Du tout. Mais nous venons de temps en temps faire une
infidélité à notre vivandière pour la cantine de madame
Marquita, qui n'est pas fâchée de régaler les vieux gro-
gnards de Napoléon ; et puis de ce rocher, là-bas, on peut
tourner les yeux vers la France, et nous nous y mettons
souvent de faction. C'est aussi de ce côté qu'est la prome-
nade favorite de l'empereur ; il y vient plutôt deux fois
qu'une... ça ne lui donne pas des idées ben gaies, non
plus qu'à nous... mais enfin c'est une peine qui fait encore
plaisir. Tu le trouveras un peu changé.

JUSTIN.

C'est comme maman, n'est-ce pas, monsieur Lambert ?

LAMBERT, à Ploski.

Sa mère, c'est notre vivandière. Comme l'empereur,
comme nous tous, elle a le mal du pays, cette chère Vi-
toria ! elle a quitté une bonne ferme où elle était ben tran-

Grenadier.

quille, pour nous suivre, et égayer notre exil en nous versant la goutte tous les matins. Vive dieu! nous lui devons une fameuse solde de reconnaissance.

JUSTIN.

Et vous la payez par de la bonne amitié.

LAMBERT, à Ploski.

C'est sa fête aujourd'hui, et là-dedans on lui prépare un déjeuner soigné.

JUSTIN.

Toutes les économies de la compagnie y ont passé.

LAMBERT.

Chut! je l'entends.

JUSTIN.

Motus! faut jouir d' sa surprise.

LAMBERT.

On dirait à sa bonne humeur qu'elle nous a devinés... C'est la petite ronde qu'elle nous chantait au siège de Toulon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VITORIA.

(*Vitoria est en costume de vivandière de 1814. — Prendre une lithographie d'Horace Vernet. — Elle entre en chantant les derniers vers du refrain.*)

AIR : *Allons, mariez-vous.*

Allons, avancez-vous,

Espérance

De la France;

Allons, avancez-vous,

Là d'dans y en aura pour tous.

Ah! je vous y prends, mes vieux camarades; encore une infidélité... je me fâcherai.

LAMBERT.

C'est Justin qui nous amène toujours par ici.

VITORIA.

Je ne sais pas, mais il me semble qu'aujourd'hui vous êtes venu faire ici quelque chose d'extraordinaire.

JUSTIN.

Oh! cette idée qu'elle a, ma mère!

LAMBERT.

Non, ma bonne Vitoria, non, oh! mon dieu!... Mais voilà un camarade de plus. C'est un Polonais.

VITORIA.

C'est presque un compatriote; il sera le bien venu.

LAMBERT.

Ah! ça, mais j' fais une réflexion... Ploski doit avoir besoin de se restaurer un peu. Entrons chez Marquita. Tu y déposeras ton fournement, et Vitoria nous y versera quelques petits verres de rhum.

VICTORIA.

Je ne demande pas mieux.

PLOSKI.

Nous boirons à la France!

VITORIA.

Qui, mes amis.

AIR : *Avec les Arts et l'Amitié.* (la Vieille.)

Oui, nous allons boire à la France,

Et saluer un autre avenir.

Ah! dans nos cœurs, que l'espérance

Efface un triste souvenir.

En venant, je sentais d'avance

Qu'ici m'attendait le plaisir;

Etre ensemble, c'est du plaisir.

Le verre en main, si parfois on oublie

Les vieux amis, absens de cette vie,

Ah! cette mode, ici, n'est pas suivie;

Par nous, toujours leur mémoire est chérie,

Nous garderons, même en faisant chorus,

Un souvenir pour ceux qui ne sont plus.

JUSTIN, *bas à Lambert.*

Dites donc, et la surprise, si elle voit le couvert?...

LAMBERT.

Sois tranquille, nous n'entrerons pas dans la grande salle. (*A Ploski.*) Allons, allons, Ploski, si nous ne pouvons unir nos armes, au moins choquons encore nos verres. France et Pologne!

REPRISE DU CHŒUR.

(*Vitoria et tous les militaires entrent dans la cabane de Marquita. Justin va suivre; mais Pauly le retient.*)

SCENE IV.

PAULY, JUSTIN, LUDOVIC, JEUNES FILLES.

PAULY.

Eh ben, monsieur Justin, est-ce que vous allez boire encore ?

JUSTIN.

• Non, je vas trinquer.

PAULY.

Restez plutôt avec nous.

LUDOVIC.

Vous n' connaissez pas la soldatesque, mademoiselle Pauly, elle n'aime que les petits verres.

JUSTIN, à *Ludovic*.

Ah! ça, dis-moi donc, toi, est-ce que tu voudrais voir un voltigeur en colère ?

LUDOVIC.

Non, non, j'y tiens pas.

PAULY.

N' vous fâchez pas, monsieur Julien, et, jusqu'au moment du déjeuner, amusons-nous.

JUSTIN.

Volontiers.

PAULY.

Jouons encore.

LES JEUNES FILLES.

Oui, oui.

JUSTIN.

A quoi ?

PAULY.

Ça nous est égal. Et puis ça ne doit pas vous embarrasser...

JUSTIN.

Depuis que j' suis dans le service, j'ai un peu oublié les jeux innocens. Attendez, quand j'étais à la veillée avec un régiment de p'tites Françaises, qui vous valaient presque, mademoiselle Pauly, sans vous offenser, elles aimaient furieusement le Colin-Maillard.

PAULY.

Oui, oui, Colin-Maillard, c'est ça.

LES JEUNES FILLES.

Oui, oui.

LUDOVIC.

Encore un jeu où on n'y voit pas clair.

JUSTIN.

Qu'est-c' qui sera Colin-Maillard ?

PAULY.

Ludovic.

LUDOVIC.

Merci.

JUSTIN.

Allons, n' pleure pas ; je me dévoue... Vot' mouchoir, mademoiselle Pauly ?

PAULY.

Le voilà. Comme nous allons nous divertir ! Est-il aimable, ce monsieur Justin !

LUDOVIC.

Serrez ferme.

JUSTIN.

Là. Ne vous éloignez pas trop.

LUDOVIC.

J' vas tâcher de lui faire une farce pour me venger.

(*Pauly conduit Justin au milieu du théâtre. — Toutes les jeunes filles se baissent pour s'assurer qu'il ne voit pas. — Pendant ce temps, Lambert et Vitoria sortent de chez Marquita.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LAMBERT, VITORIA, ensuite
NAPOLEON.

LAMBERT, à Vitoria.

Tiens, v'là ton fils qui recommence la partie.

VITORIA.

Faut que jeunesse se passe.

JUSTIN.

Y êtes-vous ?

PAULY.

Oui.

JUSTIN.

Vous criez casse-cou.

LES JEUNES FILLES.

Oui.

JUSTIN.

Attention ! Sauve qui peut !

(*Musique. — Ludovic tire à droite et à gauche Justin. — Pauly, pour le punir, le pousse sur Justin qui le poursuit. — Ludovic se jette sous la table.*)

LAMBERT, criant.

Casse-cou !

JUSTIN.

C'est Ludovic, mais je le rattraperai.

(*Dans ce moment, l'empereur paraît au fond; il se promène en lisant. — Ceux qui jouent n'ont point remarqué son entrée; mais Lambert l'a vu.*)

LAMBERT.

Ciel ! l'emp.....

(*Par un geste, Napoléon l'empêche d'achever. — Justin, en tournant de tous côtés pour chercher Ludovic, se dirige vers l'empereur.*)

LUDOVIC, sous la table.

Tant que tu iras par là je suis tranquille.

VITORIA, voyant Justin près de l'empereur.

Justin, prends garde !

(*Les jeunes filles se retournent, et, en voyant Napoléon, elles s'arrêtent. — Ludovic se lève à moitié de dessous la table, et, stupéfait, il ôte sa casquette. — Justin, qui ne voit rien, arrive à l'empereur et saisit son bras.*)

JUSTIN.

Ah ! enfin, tu l'es ! (*Il ôte vivement son bandeau, et apercevant Napoléon.*) Ciel ! Sire... Vot' Majesté... L'empereur...

NAPOLÉON, souriant.

A la rigueur, je devrais être Colin-Maillard...

JUSTIN.

Vous, Sire?... Ah ! par exemple, j'aimerais mieux l'être toute ma vie.

(*Lambert et Vitoria se sont approchés.*)

NAPOLÉON.

Continuez, mes amis, continuez... votre gaieté me fait plaisir. Bonjour, Lambert, bonjour, Vitoria.

(Il sort. — Tout le monde crie : Vive l'empereur ! — Plaski et ceux qui étaient avec lui sortent vivement de chez Marquita.)

SCENE VI.

PLOSKI, LES MÊMES, *excepté* NAPOLÉON.

PLOSKI.

Comment, l'empereur?...

JUSTIN.

Vient de passer, et j'en suis encore tout bouleversé... Prendre Napoléon pour Ludovic, en v'là une bêtise!

PLOSKI.

Eh bien, puisque me voilà, je vous annonce que le déjeuner est servi.

TOUS.

Bravo!

VITORIA.

Comment, le déjeuner!

JUSTIN, à Lambert.

Allons, monsieur Lambert, c'est le moment... A vous la parole.

LAMBERT.

Hum! hum!... Je ne sais comment lui tourner ça..... Vitoria, c'est aujourd'hui... un jour...

VITORIA.

Eh ben! c'est un jour comme un autre.

LAMBERT.

Du tout. Ah! ma foi, au diable les belles phrases..... Vitoria, c'est aujourd'hui ta fête; ton fils et tes vieux camarades s'en sont souvenus..... Dame Marquita a voulu nous aider à la célébrer dignement: en conséquence, il y a là-dedans un couvert superbe, du bon vin, et un rôti soigné que nous avons économisé pour..... Enfin, tu comprends... laisse-moi t'embrasser, et v'là la chose... Diable de compliment, j'en sue.

VITORIA.

Comment, mes bons amis, vous avez pensé à moi.

JUSTIN, montrant Lambert.

Oui, maman ; c'est une idée de moi et lui.

PAULY, qui est entrée chez elle, et qui en ressort avec un bouquet, qu'elle offre à Vitoria.

J'ai aussi ma petite surprise ; voilà le plus joli bouquet que j'ai pu faire ce matin.

JUSTIN.

Ah ! mademoiselle Pauly, voilà une attention qui vous rend cent fois plus jolie encore.

VITORIA.

Ah ! mes amis, je ne sais vraiment comment vous exprimer...

LAMBERT.

Pas de remerciemens ! à table. Car voici bientôt l'heure où je suis de faction chez l'empereur. Ploski, t'es de la fête ; et comme invité, donne la main à Vitoria.... Et en avant, pas accéléré, marche !

CHŒUR.

Air du Siège de Corinthe.

Allons, courons nous mettre à table,
Là nous étouffrons nos soupirs ;
Si l'présent n'est pas agréable,
Nous boirons à nos souvenirs.

(Ils entrent tous. Pendant ce temps une petite barque, conduite par quatre rameurs, aborde au rivage. Deux hommes, enveloppés de manteaux, en descendent.)

SCÈNE VII.

WILSON, ST.-ELME.

WILSON, à un rameur.

John ! mets-toi à l'abri dans cette petite anse, et attends-nous.

(La barque disparaît. — Wilson porte sous son manteau l'uniforme de lieutenant de vaisseau. — St.-Elme est en noir, une décoration à sa boutonnière.)

WILSON.

Monsieur le comte, à quelle heure Napoléon doit-il vous recevoir ?

ST.-ELME.

Il ne m'attend qu'à midi.

WILSON, tirant sa montre :

Encore trois quarts - d'heure. Nous sommes partis trop tôt.

ST.-ELME.

Un coup de vent pouvait nous faire battre long-temps la mer, nous retarder ; et vous savez que l'homme tient à l'exactitude.

WILSON.

C'est vrai.

(En ce moment, Napoléon paraît sur la pointe du rocher, et tourne le dos à la scène.)

ST.-ELME, l'apercevant.

Monsieur Wilson, voyons donc... c'est lui.

WILSON.

Lui-même ! Ah ! que ne pouvons-nous séparer ce rocher du reste du monde !

ST.-ELME.

Patience, nous y viendrons.

WILSON.

Pendant notre courte traversée, je n'ai pas voulu vous interroger devant mes gens. Vous êtes-vous entendu avec sir Campbell ?

ST.-ELME.

Parfaitement.

WILSON.

Vous espérez donc décider l'ex-empereur ?

ST.-ELME.

Il y a quelques semaines encore, oubliant sa gloire et sa fortune passées, Bonaparte était presque résigné à finir ses jours dans cette île ; mais dans quelques heures, je l'espère, il tirera son épée contre toute l'Europe.

WILSON.

Je m'étonne, monsieur St.-Elme, que vos intentions secrètes aient pu échapper à sa sagacité.

ST.-ELME.

C'est ce que me disait en déjeunant le commandant de votre flotte. L'imprudence des amis de Napoléon m'a grandement aidé. J'ai su mettre à profit toutes les circonstances. Un parti le rappelle réellement en France, mais rien

Grenadier.

n'était encore préparé pour l'exécution de ses plans, et c'est pour les faire tous avorter, que j'en avance de beaucoup le terme. Grâce à cette manœuvre hardie, ce ne sera que pour courir à une perte certaine, que le grand homme va rompre son ban.

WILSON.

Dieu le veuille ! Nous aurons donc enfin un prétexte pour rejeter loin de l'Europe, ce colosse dont la chute a failli nous entraîner. L'Angleterre se chargera de venger les souverains, que si souvent il a fait trembler sur leurs trônes. Mais si le peuple, ébloui par quelques souvenirs de gloire...

ST.-ELME.

Vaines craintes !

WILSON.

Et l'armée ?

ST.-ELME.

N'osera pas agir sans ordres, et les chefs n'en donneront point qui nous soient contraires. Ces grands dignitaires de l'empire sont liés aux Bourbons par la chaîne la plus sûre, celle de l'intérêt. Au surplus, nos mesures sont bien prises ; à peine débarqué, Napoléon, mis hors la loi, sera cerné de toutes parts, et alors..... nous vous le livrerons.

WILSON.

Une fois en notre pouvoir, il cessera d'être dangereux, je vous le jure ; nous l'enchaînerons si bien, et si loin... Mais il vient de ce côté, qu'il ne nous voie pas ensemble.....

ST.-ELME.

Je vais l'attendre à son palais.

WILSON

Et moi, je rejoins notre barque.

ST.-ELME.

Dans une heure au plus, je serai près de vous.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Dans une heure !

(*St.-Elmè sort par la gauche, et Wilson par la droite, du côté du rivage.*)

SCENE VIII.

NAPOLÉON. — *Il arrive d'un pas lent, et les mains derrière le dos ; il paraît absorbé dans ses réflexions.*

La France... oui, la France..... Mais toujours cette croisière anglaise devant mes yeux... Les infâmes ! ils me gardent à vue... Si je le voulais pourtant, en dépit d'eux, je passerais... En France, on me redemande... on m'attend... Les divers envoyés que j'ai reçus m'attestent que je n'aurais qu'à paraître pour être porté en triomphe jusqu'à Paris..... Aujourd'hui même, ce comte de St.-Elme doit m'apporter des dépêches décisives. Les Bourbons auraient déjà lassé la France au point... Ces gens-là n'auront jamais de mémoire.

LAMBERT, sortant de la cabane.

Allons, allons, v'là l'heure de la faction. (*Apercevant l'empereur.*) Halte ! l'empereur.

SCENE IX.

LAMBERT, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

D'où viens-tu ?

LAMBERT.

De chez dame Marquita, sire, où j'ai été avec des amis, boire à la santé de Votre Majesté, et au souvenir de la France.

NAPOLÉON.

Le souvenir de la France ne s'effacera jamais de nos cœurs, n'est-il pas vrai ?

LAMBERT.

Jamais !

NAPOLÉON.

Il y a long - temps que je te connais, mon brave Lambert.

LAMBERT.

Sire, nous avons fait connaissance à Toulon.

NAPOLÉON.

Nous avons donc commencé ensemble ?

LAMBERT.

J'avais été un peu en avant, Sire, mais vous m'avez rattrapé.

NAPOLÉON.

Tu as fait toutes mes campagnes?

LAMBERT.

Toutes.

NAPOLÉON.

Pourquoi n'as-tu pas eu d'avancement?

LAMBERT.

Y n'y a pas d'vot' faute, Sire; je n'suis pas du bois dont vous faites des bâtons d'maréchal. Je ne savais pas lire quand je suis entré au service, et vous ne m'avez pas laissé le temps de faire mes études.

NAPOLÉON.

Où as-tu été décoré?

LAMBERT.

A Austerlitz, par Votre Majesté elle-même..... J'étais blessé au vif, j'y voyais plus; vous m'avez dit : Ne meurs pas, tu es décoré... J'ai entendu, j'ai obéi, et me voilà.

NAPOLÉON.

Tu avais demandé au général Bertrand, un congé pour aller passer quelques jours en France?

LAMBERT.

Oui, Sire, je voulais voir mon vieux père, à qui j'avais pas eu le temps de dire adieu en 1814.

NAPOLÉON.

Que disait-on en France?

LAMBERT.

On disait, Sire, que ça ne va pas mieux qu'avant, et que c'était pas la peine de changer.

NAPOLÉON.

Ne t'a-t-on pas parlé de moi?

LAMBERT.

Sire, dans tout not' village, il n'y avait que le curé qui n'était pas pour vous... C'est pourtant Votre Majesté qui leur a rendu la messe, à ces corbeaux-là.

NAPOLÉON.

Me regretterait-on déjà?

LAMBERT.

Je crois qu'on aimerait mieux entendre encore le canon,

que de voir repousser l'ancien régime. Les jeunes gens ne veulent pas y mordre, et les vieux n'en veulent plus; aussi ils disent tous que si vous reveniez, ils vous porteraient en triomphe jusqu'à Paris.

NAPOLÉON.

Vraiment! (*A part.*) St.-Elme me l'avait déjà dit. Les Bourbons perdraient une belle partie.

JUSTIN, paraissant à la porte de Marquita, et voyant l'empereur.

L'empereur! courons vite prévenir maman et M. Ploski.

(*Il rentre.*)

LAMBERT.

Sire, si vous n'avez plus rien à me dire... c'est que je suis de faction... et v'là l'heure.

NAPOLÉON.

C'est bien, le service avant tout, (*Lambert va pour sortir, il le rappelle.*) Ah! Lambert...

LAMBERT, revenant.

Sire!

NAPOLÉON.

Où es-tu de faction?

LAMBERT.

D'après mon numéro, je dois être à la petite porte de votre jardin.

NAPOLÉON.

De midi à deux heures; le hasard est heureux. Ecoute, dans quelques minutes il se présentera à la porte où tu seras de faction, un personnage vêtu de noir et décoré; tu le laisseras entrer.

LAMBERT.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Tu reconnaîtras le personnage à une tabatière d'or, ornée de mon portrait, qu'il tirera de sa poche en s'approchant de toi. Tu te souviendras bien de tout cela?

LAMBERT.

Oui, Sire.

NAPOLÉON, à part.

Je n'ai jamais eu tant de désir de voir ce St.-Elme.

(*Pendant ces mots, Ploski et Vitoria sont sortis de la cabane, et se sont approchés de Lambert.*)

LAMBERT, à Ploski.

V'là l' moment de te présenter.

NAPOLÉON, à Lambert.

C'est tout.

LAMBERT.

Alors, par file à gauche, pas accéléré, marche!

(Il sort.)

SCENE X.

NAPOLÉON, PLOSKI, VITORIA, JUSTIN, SOLDATS.

NAPOLÉON, à Ploski.

Que demandes-tu ?

PLOSKI.

L'honneur de vous servir encore. Le général Bertrand m'a fait espérer...

NAPOLÉON.

Oui, il m'a parlé de toi. Combien as-tu fait de campagnes ?

PLOSKI.

1812, 1813, 1814.

NAPOLÉON.

Ici, je n'aurai pas d'avancement à te donner.

PLOSKI.

La ration de soldat, c'est tout ce que je vous demande. A ce prix, des milliers de Polonais donneraient encore leur existence toute entière à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Les braves gens! ils se souviendront long-temps de moi, et pourtant je n'ai pas assez fait pour eux. Tu arrives de Pologne ?

PLOSKI.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Elle est bien malheureuse, la Pologne ?

PLOSKI.

On la punit de son amour pour la France.

NAPOLÉON.

Si le drapeau tricolore reparaisait dans les plaines de Varsovie...

PLOSKI.

Ah ! Sire , cent mille bras s'armeraient pour sa défense ;
cet étendard est immortel , il reviendra .

AIR : *Du masque vain de notre hypocrisie.*

Un jour , oui , j'en ai l'assurance ,
Avec orgueil il reparatra ,
Et , comme un gage de gloire et d'espérance ,
La France le montrera .
Déployé sur la frontière ,
Nos ennemis le verront .
Les rois l'ont mis dans la poussière ,
Les peuples le releveront . (bis.)

NAPOLÉON.

Ton nom ?

PLOSKI.

Ploski.

NAPOLÉON.

Il sera sur les cadres de mon armée . (Il sort .)

SCENE XI.

LES MÊMES , *excepté* NAPOLÉON.

PLOSKI.

Ah ! mes amis , ce jour est le plus beau de ma vie .

JUSTIN.

Au fait , vous devez être content ; il vous a parlé comme
il aurait fait à son égal .

VITORIA.

Il est si bon !

LUDOVIC , *aux jeunes filles.*

Ça , il n'est pas fier .

PLOSKI.

Vive dieu ! Si jamais l'occasion de se faire tuer pour lui
se présentait , je ne la laisserais pas échapper .

JUSTIN.

Ni moi non plus , allez , je vous en réponds .

LUDOVIC , *à part.*

Qu'elle arrive donc ben vite , cette occasion-là .

JUSTIN.

Mais y a pas à s' flatter de ça , n'est-ce pas , ma mère ?

VITORIA.

Peut-être ! qui sait...

JUSTIN.

Hein !

VITORIA.

Je dis peut-être.

PLOSKI, à Vitoria.

Comme vous dites ça.

VITORIA.

Tenez, mes amis... car aussi ben ça m'pèselà... j'ai peut-être tort, mais c'est une idée... Depuis quelque temps l'empereur est ben préoccupé... il regarde du côté d'la France plus souvent que jamais... Et puis il part ben des estafettes pour Porto - Longoné; et puis tantôt en venant ici, j'ai vu des officiers qui avaient l'air de s' parler avec mystère, d'autres qui allaient et venaient; enfin c'est pas comme de coutume... Moi, je ne sais pas ce qu'il y a, mais ben sûr qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire.

(On entend le rappel.)

PLOSKI.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JUSTIN.

C'est le rappel.

VITORIA.

A cette heure-ci !

JUSTIN.

Dites donc, ma mère, si ce que vous disiez tout-à-l'heure...

VITORIA.

Allons, allons, c'est plus ici notre place.

PLOSKI.

Elle a raison.

JUSTIN.

Partons. (*A Pauly.*) Pardon, excuse, mais le devoir...
(*Aux jeunes filles.*) Adieu, Mesdemoiselles.

Air de la Fiancée.

Entendez-vous ? c'est le tambour
Qui bien plus tôt qu'd'ordinaire nous rappelle ;
C'est, j'en suis sûr, un' grand' nouvelle
Qu'on va mettre à l'ordre du jour.

LUDOVIC.

Ah ! s'il s'agit d'apprendre des nouvelles,
J'y vas tout d'suit ; qui m'aime, suive mes pas.
Autour de moi v'là toutes ces d'moiselles,
Vous n'direz plus que vous ne m'aimez pas.

TOUS.

Entendez-vous ? c'est le tambour.

Etc., etc.

(Ils sortent tous , à l'exception de Pauly.)

SCENE XII.

PAULY, seule.

Je ne sais, mais je ne suis pas tranquille... Ce qu'a dit madame Vitoria... Ces officiers qui se parlaient avec mystère... qui allaient et qui venaient... ce tambour qui rappelle les soldats... Est-ce qu'ils partiraient !... Ah ! mon dieu, ils partiraient !... Justin aussi... pour toujours !... Cette idée ne m'était pas encore venue... Et Ludovic... lui seul doit avoir mon cœur... c'est le vœu de nos parens... J'ai promis de l'accomplir, ce vœu... D'ailleurs Ludovic est bon enfant, je l'aime... oui, je..... Pourtant il me semble que depuis l'arrivée de M. Justin...

SCÈNE XIII.

PAULY, LUDOVIC.

LUDOVIC, entrant avec précipitation.

Ah ! ah ! fameuse nouvelle !..... Les Français vont partir.

PAULY.

Partir !

LUDOVIC.

Ça vous vexera, vous, n'est-ce pas, à cause de votre M. Justin ?

PAULY.

Toujours M. Justin.

LUDOVIC.

Comme s'il ne vous tenait pas au cœur, hein..... Mais voyons... faut s'expliquer..... Je viens de dire qui vont partir, et je n'en sais rien du tout, vrai... On parle d'une

Grenadier.

revue de l'empereur... Mais pour en revenir à ce Justin, ça ne peut pas durer plus long-temps comme ça.....
Soyez franche : l'aimez - vous mieux que moi ? faut vous décider entre nous deux... Moi je veux tout ou rien.

PAULY.

Attends encore un peu.

LUDOVIC.

C'est ça, j'attendrai qu'ils soient partis, s'ils partent... j'attendrai que je sois tout seul, pour avoir la préférence. Du tout, du tout.

(Ici Justin paraît, et il s'approche doucement, de manière à entendre.)

SCENE XIV.

PAULY, JUSTIN, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Décidez-vous tout de suite., ou je romps.

PAULY.

Comment, tout de suite!

LUDOVIC.

Je romps.

PAULY.

Tout-à-fait?

LUDOVIC.

Tout-à-fait.

PAULY.

Tu le veux absolument?

LUDOVIC.

Absolument.

PAULY.

Eh bien...

JUSTIN, laissant tomber à terre la crosse de son fusil.
Je ne le veux pas.

PAULY.

Monsieur Justin!

LUDOVIC, effrayé par le bruit du fusil de Justin.
Diable de voltigeur, va... J'ai cru que j'avais son fusil sur la tête.

PAULY, à Justin.

Vous nous avez entendus?

JUSTIN.

Un peu ; la fin seulement.

LUDOVIC, *s'en allant.*

Adieu, Pauly.

JUSTIN.

Eh ben ! et ta réponse ?

LUDOVIC.

J'attendrai.

JUSTIN.

T'étais si pressé. Allons, reste.

LUDOVIC.

Je veux pas.

JUSTIN.

Allons, viens donc ici ; je vas te répondre pour mam'selle Pauly.

LUDOVIC.

J'aime autant m'en aller ; j' la d'vine ben, votre réponse.

JUSTIN.

Ecoute toujours. Mam'selle Pauly, quand je suis arrivé dans vot' pays, j'ai dit tout de suite, en vous voyant : dieu ! la jolie fille. De vot' côté, vous avez p't'être ben dit : dieu ! le.... Enfin, suffit, il y avait quelque chose de sympathique... Un coup de tambour a changé tout ça. (*A Ludovic.*) Grand garçon, donne - moi ta main ; mam'selle Pauly, la vôtre..... Aimez - vous, je vous le permets, de plus, je vous y engage... J'abdique mon amour, comme l'empereur à Fontainebleau ; je vous embrasse, comme il a embrassé son aigle ; de plus, je vous unis, je vous bénis, et je m'en vas.

LUDOVIC.

V'là un drôle de mariage !

PAULY.

Vous partez ! et où allez-vous ?

JUSTIN.

J' sais pas. Le commandant nous a dit : faites vos sacs de voyage, mais n'emportez rien de gênant. C'est pour ça que j'ai commencé par me débarrasser de mon amour ; c'est lourd en route, une passion malheureuse.

PAULY.

Comment, vous allez nous quitter ?

JUSTIN.

Ma chère petite, vous n'êtes qu'au troisième rang dans

mon cœur : Mon empereur , ma mère et vous ; les deux premiers rangs partent , le troisième reste. Adieu , le troisième ; faut pas m'en vouloir.

Air de Mazaniello.

Faut partir , mon devoir l'ordonne ,
Allons , mam'selle , n'pleurez plus.
Avec peine je vous abandonne .
Mais nos r'grets seraient superflus.
Moi , j'cours au devant d'la victoire ,
L'mariage vous attend ici.
Pour m'consoler , j'prendrai d'la gloire ,
Vous , mam'selle , prenez un mari.

LUDOVIC.

Voltigeur , touchez là ; je vous rends mon amitié.....
(*A part.*) je suis pas fâché que tu t'en ailles.

JUSTIN.

V'là les camarades qui arrivent au rendez-vous , adieu le sentiment. Bien du bonheur , mam'selle Pauly.

PAULY.

Adieu , monsieur Justin.

LUDOVIC.

Pleures pas. Si tu tiens tant à ce nom de Justin , nous le donnerons à not' premier.

PAULY , *le repoussant , et rentrant chez elle.*

Laisse-moi tranquille.

LUDOVIC.

Elle me boude , c'est naturel.... J' vas aller apprendre mon bonheur à madame Marquita. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

JUSTIN , SOLDATS , ensuite LAMBERT.

(*Les soldats entrés en scène du moment que Justin a dit : v'là les camarades ! ont formé des faisceaux avec leurs armes.*)

UN SOLDAT.

Dis donc , Justin , où c' que nous allons aller ?

JUSTIN.

Attends un peu ; Lambert a été en éclaireur du côté du

commandant Loubers, il nous apportera peut-être quelques nouvelles.

LES SOLDATS.

V'là Lambert!

JUSTIN, à Lambert.

Eh ben ! quelles nouvelles ?

LAMBERT.

Nous partons, v'là tout ; et c'est assez pour nous réjouir le cœur ; je m'embêtais d'être dans ce coin de terre de quatre pieds carrés... J' suis comme l'empereur, moi ; y m' fait toute l'Europe pour me promener.

AIR : *On ne sait pas ce qui peut arriver.*

Nous allons repartir eusemble,
La gloire encor n'a pas r'çu nos adieux ;
Du vieux drapeau qui nous rassemble,
L'aigle déjà remonte vers les cieux,
Sans crainte, amis, quittons vite ces lieux.

JUSTIN.

Où nous mèn'-t-on ?

LAMBERT.

Est-ce que ça nous regarde ?
Marchons toujours... quand nous crierons demain :
Napoléon et vieille garde,
Qui donc os'rait nous barrer le chemin. (*bis.*)

VITORIA, *entrant.*

Bien dit, Lambert, bien dit.

SCENE XVI.

LES MÊMES, VITORIA, PLOSKI ET POLONAIS.

VITORIA

Allons, allons, enfans, de la gaité, de la joie, nous allons revoir du pays, et faire encore parler de nous.

JUSTIN.

Oui, mais à présent que nous avons repris nos clarinettes, à qui que nous allons donner le bal ?

LAMBERT.

Si nous pouvions faire danser la *monaco* à ce vieux rogneur de portions d'empereur d'Autriche ?

JUSTIN.

Et au roi d' Prusse, donc; ça ferait un fameux coup-d'œil...

LAMBERT.

Vois-tu, garçon, en faisant mon sac, j'ai déjà ruminé mon plan de campagne... D'abord nous allons en Belgique, le drapeau tricolore et le pas de charge, on n'en demande pas davantage. Sans nous arrêter, nous allons au pas de promenade à Berlin; avec un peu de poudre à canon, nous retrouverons le chemin... Nos frères de Pologne viendront à nous, et avec eux nous irons peut-être bien à Vienne, pour chercher le petit; et nous le mènerons à Rome, où le pape, qui n'est pas gêné pour prendre sa place, voudra bien la lui rendre; après ça, nous retournerons tranquillement chez nous, et l'arme au bras, nous attendrons nos amis les ennemis... Qu'en dis-tu, Vitoria, le petit caporal n'aurait pas mieux fait?

VITORIA.

Laisse donc; avant tout, c'est là-bas qu'il faut aller.

PLOSKI.

Elle a raison; avant tout, la France.

LAMBERT.

Ah! comme on dit :

A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!

PLOSKI.

Air de la Colonne.

Pour nous, la France est aussi la patrie,
Et comme vous nous pleurons sur son sort;
Napoléon peut tout par son génie.
Qu'il dise un mot... et ce double renfort
Secondera son généreux effort,
Oui, pour défendre une cause si belle,
Nous sommes prêts... peut-être un jour viendra
Où la France, amis, nous rendra
Le sang que nous versons pour elle.

LAMBERT.

Sans doute; entre la France et la Pologne, ça doit être à la vie et à la mort. A l'une d'abord, puis à l'autre après.

JUSTIN.

Attention, v'là le commandant.
(*Loubers paraît, tout le monde va au-devant de lui, et l'entoure.*)

SCENE XVII.

LES MÊMES , LOUBERS , LUDOVIC , PAULY , ensuite
NAPOLÉON , OFFICIERS , PAYSANS DES DEUX SEXES.

LUDOVIC , se mettant à la fenêtre de la cabane.

Ma foi, puisque Pauly veut pas venir, je vais voir tout
seul ce qui se passe.

VITORIA , à Loubers.

Mon commandant... je vous en prie... dites-nous le...
rendez-nous heureux... Retournons-nous en France?

LOUBERS.

Il n'y a que Dieu et l'empereur qui le sachent, mes
amis.

JUSTIN.

Eh ben! si Dieu est bon enfant, et l'empereur aussi,
nous irons, mes camarades...

(On entend un coup de canon.)

LUDOVIC , resautant de peur.

Oh! que c'est bête! J'en ai eu une peur...

LOUBERS.

C'est le signal. Soldats, à vos armes!

(Les soldats vont prendre leurs armes.)

VITORIA , à Loubers.

Commandant, moi je vais faire la provision de route.

(Elle entre chez Marquita. — Les soldats se mettent en ba-
taille : grenadiers ensemble , Polonais ensemble.)

LUDOVIC.

C'est y beau, c' coup-d'œil là; ça donnerait envie d'être
soldat.

VITORIA , sortant de chez Marquita avec Pauly.

Allons, adieu, ma petite.

PAULY.

Adieu, madame Vitoria.

VITORIA.

Que je t'embrasse encore!..... Sois heureuse... Sou-
viens-toi de Vitoria. (Les tambours battent aux champs.)
Adieu!

(Elle s'éloigne précipitamment, et va se placer derrière les
grenadiers.)

LOUBERS.

Présentez armes!

(*Napoléon paraît, suivi de son état-major. — Il passe la revue, et tirant ensuite son épée hors du fourreau, il s'écrie :*)

NAPOLÉON.

Soldats, nous allons en France!

TOUS.

Vive l'empereur! En France! en France!

LUDOVIC.

Bon voyage!

PAULY, *tombant à genoux sur le seuil de sa porte.*

O mon dieu! veille sur eux.

(*La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente la ferme de Dumont.

A droite une porte qui conduit à sa petite maison.

Une haie pour clôture.

Au milieu de la haie, la porte d'entrée.

Dans le fond un jardin et la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, seule.

(Au lever du rideau, elle brosse l'habit d'uniforme de Dumont.)

Là, v'là l'habit de not' bourgeois propre comme un louis d'or. Faut ça avec lui... Ces vieux militaires ça n'aime pas les taches... Les jeunes non plus ne les aiment pas... L'aut' fois, quand M. Lambert est venu ici, voir son papa, y n'a point voulu que ce soye moi qui brossit son bel uniforme. C' M. Lambert! quel bel homme!... Malgré sa moustache un peu grise, il était superbe, vrai... Oh! v'là

l' tambour... C'est aujourd'hui dimanche au fait... et v'là tous les petits du village qui venent prendre leur leçon d'exercice. Ah! mon dieu! leur général qu'est encore en chemise.

(*Au son du tambour, les jeunes gens et les enfans du village, conduits par Jean-Louis, entrent dans la ferme. — Ils ont des bâtons, et les petits des bonnets de papier.*)

SCÈNE II.

NANETTE, JEAN-LOUIS, PAYSANS.

JEAN-LOUIS, à sa troupe.

Halte! (*A Nanette.*) Bonjour, Nanette, où c' qu'est not' général?

NANETTE.

A sa toilette; et, dam', quand il fait sa barbe il en a pour un brin de temps.

JEAN-LOUIS.

Je le crois ben. A quatre-vingt-dix-huit ans on n'a pas la main légère. Allons, vous autres, rompez les rangs, et jouez aux filles, si vous voulez.

NANETTE.

C'est ça. J' vas m' dépêcher d'habiller M. Dumont. Tiens, qu'est-c' que c'est donc que ce p'tit bourgeois si bien mis, qu'a l'air de venir ici avec Poulot, dit Lamouche.

JEAN-LOUIS.

C'est le neveu de M. le baron de la Bretauière... Oh! mais il n'est pas comme son oncle... c'est un vrai bon enfant... J' gage qui vient voir le père Dumont... J' lui en ai tant parlé hier et avant z'hier...

NANETTE.

C'est vrai qu'il est gentil comme tout. Jean-Louis, faites-le asseoir, hein?... J' vas dire à notr' maître de se dépêcher.

(*Elle entre chez Dumont. — Léon et Poulot entrent par le fond.*)

SCÈNE III.

LÉON, POULOT, LES MÊMES, *excepté* NANETTE.

LÉON, en entrant, à Poulot.

C'est ici, dis-tu?

Grenadier.

POULOT, *avec crainte.*

Oui, monsieur Léon. Dieu de dieu! si votre oncle savait que je vous ai amené chez le père Dumont...

LÉON.

Que de monde!... Bonjour, mes amis... Ah! c'est Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Votre serviteur, not' bourgeois... Le père Dumont est en train de se toiletter... Si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir...

LÉON.

Merci, mon ami.

POULOT.

Et moi! Pourquoi que tu ne me donnes pas une chaise aussi?

JEAN-LOUIS.

C'est ça, servez donc Monsieur... Tiens, mais j'y avais pas fait attention... comme te v'la beau c' matin. J' t'ai pas encore vu cet habit là.

POULOT.

C'est un habit neuf qu'on m'a fait avec un vieux de M. le baron.

JEAN-LOUIS.

Du reste, monsieur Léon, si vous voulez, pour passer le temps, v'là le journal de mon père que j'avais pris... c'est *le Constitutionnel*.

LÉON.

Merci, mon garçon. Tu sais donc lire?

JEAN-LOUIS.

Oui dà, Monsieur; c'est pas la faute de M. votre oncle, allez... il voulait faire fermer not' école, à cause qui disait que des fils de paysans ça n'avait besoin que de savoir planter des choux.

LÉON.

Ah! je reconnais bien là mon très-cher oncle, noble de la vieille roche, et puis chevalier de l'Eteignoir.

Air du pot de Fleurs.

Ils voudraient bien étouffer la lumière,
En dépit d'eux elle arrive sur nous.
De la science, au peuple salutaire,
Le doux flambeau brûle et brille pour tous.

Au bon vieux temps, aspirant à descendre,
De tout éteindre, ils cherchent le moyen ;
Quand le peuple ne savait rien ,
Eux n'avaient pas besoin d'apprendre.

Ah ! ça, mais, mes amis, vous n'aimez donc pas beaucoup
le haut et puissant seigneur, baron de la Bretaudière.

JEAN-LOUIS.

Dam', Monsieur, y nous traite ni pus ni moins qu' ses
chiens de chasse... C'est pas not' faute si nous sommes
pas barons aussi ben que lui.

LÉON.

Baron ! baron !... Parbleu ! je le suis aussi, moi, et je
n'en suis pas plus grand de deux pouces.

JEAN-LOUIS.

Ah ! vous êtes aussi un baron, vous, Monsieur ?

LÉON.

Eh ! mon dieu ! oui... Mais je ne suis pas fier de mon
titre, quoique pourtant j'en aurais bien le droit ; car c'est
à Wagram que mon père le gagna. Tandis que mon oncle,
soit dit sans l'offenser, tient le sien de quelque officier de
bouche de Louis XIII ou Louis XIV.

JEAN-LOUIS.

J' sais pas au juste. C' qu'il y a de certain, car c'est mon
père qui me l'a dit... A la révolution, vot' oncle était sei-
gneur de chez nous ; il s'est sauvé bravement, et il n'est
revenu qu'avec la permission de l'empereur Napoléon...
Il était ben honnête alors, il saluait tout le monde, et plutôt
deux fois qu'une. Mais depuis que les Bourbons sont ren-
trés, sous vot' respect, en croupe sur les cosaques, il est
grandi de douze pieds... il s'est rérappelé M. le baron...
y s'est fait nommer maire, et puis y dit qu'il est encore
seigneur de not' endroit... que les fermes, les bois qu'on
a achetés dans le temps sont à lui, et qu'il nous les re-
prendra... Plus souvent !... C'est pas dans la *Charte*,
ça, n'est-ce pas, Monsieur ?

LÉON.

Non, mes amis ; mais c'est dans l'esprit de l'ancien
régime.

JEAN-LOUIS.

Eh ben, il est gentil, l'ancien régime !

POULOT.

De quoi que tu te plains, toi? Parbleu! il vaut bien l'autre. Avec votre diable d'empereur, il aurait fallu apprendre l'exercice en venant au monde.

Air de Partie et Revanche.

Il était temps que ça finisse,
Car on n'y pouvait plus tenir;
On nous aurait pris en nourrice,
Nous n'avions plus l'emp' de grandir.
Voyez-vous un jour de bataille
Tout un régiment d'écoliers.

LÉON.

(*Parlé.*) Eh bien, imbécile...

On aurait, par défaut de taille,
Supprimé tous les grenadiers.

POULOT.

Une belle armée, ma foi! Après tout, moi je conviens que j'ai toujours hais la gloire... Aussi maman m'avait caché dans un séminaire, où c' que, pour ne pas être soldat, je me suis tant dépêché d'apprendre, qu'en trois ans de temps je savais lire dans l'imprimé. Pour lors, le bon Dieu et les alliés nous ont rebailé la légitimité, et on m'a dit : Poulot, va-t'en, y a plus de danger, et t'as de la science à ta suffisance... C'était mon avis, attendu, qu'outre la lecture, j'étais cruellement fort sur la cuisine. J'avais très-bien mordu aux sauces. Aussi je suis parti tranquillement, ma science dans la tête, mon sac sur l'épaule, et la conscription de moins sur l'estomac. Quand je suis arrivé au pays, M. le baron cherchait un cuisinier, je m'ai présenté, et quoiqu'il me dise tous les jours que je suis un vilain, je me trouve très-bien chez lui.

JEAN-LOUIS.

Oui; mais c'est pas tout. Tu es encore aut' chose que cuisinier... Tu es l'espion du baron, et tu lui rapportes tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait.

POULOT.

C'est pas vrai.

TOUS.

C'est vrai.

JEAN-LOUIS.

Par exemple, tu as été lui dire l'aut' jour que le vieux père Dumont nous avait chanté, tout bas, la *Marseillaise*.

LÉON.

Comment, drôle?...

POULOT.

Monsieur Léon, je vous jure que j'ai pas parlé de ça ; j'ai dit qu'il leur avait chanté un cantique sur la prise de la Bastille ; mais v'là tout.

LÉON.

Ecoute, Poulot?

POULOT.

Oui, monsieur Léon.

LÉON.

Si tu t'avises encore de faire le mouchard...

POULOT.

Oui, monsieur Léon.

LÉON.

Je t'assomme.

POULOT.

Oui, monsieur Léon. (*A part.*) Ouff! Et dire qu'il faut que je patisse tout ça... Mais je me vengerai... je lui mettrai une livre de poivre dans sa soupe aux herbes de tous les matins... il en aura la bouche sans connaissance.

JEAN-LOUIS.

V'là le père Dumont ! A vos rangs !

LÉON.

Comment, à vos rangs ?

JEAN-LOUIS.

Oui, Monsieur, nous sommes ici pour faire l'exercice. Quoi qu'il soit ben vieux, le père Dumont nous la fait faire tous les dimanches... Aussi nous l'appelons not' général.

LÉON.

Vraiment ? Eh bien ! mes amis, il faut recevoir votre général avec les honneurs de la guerre. En ligne ! Poulot, prends cette caisse et bats aux champs.

JEAN-LOUIS.

C'est ça. Est-il bon enfant !

POULOT, à Léon.

Mais, Monsieur, c'est pas dans mes emplois.

LÉON.

Dépêche-toi, ou si non...

POULOT.

Ne vous fâchez pas... (*A part.*) J'aime encore mieux battre la peau d'âne que d'être battu.

LÉON.

Attention!... Présentez armes!

(*Mouvement. — Le père Dumont paraît; il est en costume d'invalides, et cassé par l'âge; il entre doucement.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

Tu dieu, mes amis! quelle réception! Comment donc, mais c'est très-bien, Jean-Louis, tu fais des progrès... Voilà une ligne superbe.

JEAN-LOUIS.

Ah! monsieur Dumont, c'est pas moi qu'a commandé... c'est c' Monsieur.

DUMONT.

En effet, je me rappelle que Nanette m'a dit... Que vois-je! cet uniforme... c'est celui de l'école Polytechnique... je ne m'étonne plus...

LÉON.

Monsieur Dumont, j'ai beaucoup entendu parler de vous... vous êtes le doyen de nos vieux soldats, et moi, fils d'un brave mort au champ d'honneur, je vous devais une visite.

JEAN-LOUIS, à Dumont.

C'est le neveu de M. le baron.

LÉON.

Neveu par alliance.

DUMONT.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je vous reçois au milieu de mon petit régiment...

LÉON.

Je ne pouvais arriver plus à propos, au contraire. Ces enfans viennent pour faire la manœuvre, eh bien! mon général, je vous demande la faveur d'être votre aide-de-camp.

DUMONT.

Par exemple!

LÉON.

Oh ! traitez-moi, je vous prie, comme ces enfans qui paraissent vous aimer comme un père.

DUMONT.

Allons, mes enfans, rompez les rangs ! Ces chers enfans ! le Ciel doit les bénir, car ils respectent les cheveux blancs... ils m'écoutent avec patience, quoique je sois souvent bavard, et quelquefois ennuyeux, peut-être.

JEAN-LOUIS.

Ennuyeux, vous !... Vous racontez de si loin et si bien...

LÉON.

Vous avez vu tant de grandes choses et tant de grands hommes !...

DUMONT.

Ça c'est vrai.

LÉON.

On dit que vous avez connu le maréchal de Saxe ?

DUMONT, *ôtant son chapeau.*

C'est mon premier grand homme, celui-là... Il m'a fait débiter à Fontenoy... Vous ne me croyez peut-être pas si vieux... J'ai quatre-vingt-dix-huit ans... J'ai fait aussi la guerre d'Amérique.

LÉON.

Sous les drapeaux de Washington !

DUMONT.

Oui, Monsieur... Quel homme ! il aurait mérité d'être Français, celui-là !... Je peux vous parler aussi de mon général, M. de Lafayette... Nous nous sommes retrouvés à Paris en 89, eh bien ! Monsieur, il était encore le même. Liberté ! liberté ! c'était toujours son mot d'ordre... Il n'a jamais changé celui-là !

Air de la Colonne.

Plus d'une fois, ce héros populaire,
Au plus haut rang aurait pu s'élever ;
Mais des Français, qui l'aiment comme un père,
Il ne voulait, et l'a su bien prouver,
Que le bonheur qu'il se plaît à rêver ;
Craignant des rois la promesse infidèle,
Si loin du trône il aime à se tenir,
Nous sommes sûrs de le voir revenir,
Si la liberté le rappelle.

LÉON.

Enfin vous avez vu Napoléon ?

DUMONT.

Certainement... en Italie... Il s'appelait Bonaparte alors... Quel génie!... Il n'y en a jamais eu un comme ça!... Je l'ai vu ensuite à son retour d'Égypte... C'était à Maringo... C'est à cette bataille qu'un boulet, en me faisant perdre l'équilibre, m'a rappelé que j'étais le doyen du régiment, et qu'il était temps de prendre ma retraite. Après ça je voyais ben la tournure des choses... La liberté avait de la gloire par-dessus la tête, elle devait finir par en étouffer; et moi, vieux compagnon, vieux disciple de Lafayette, moi qui avais encore un peu de *Marseillaise* dans le cœur, j'ai pas voulu voir ça, et j'ai demandé mon congé. Je me disais...

AIR : *C'est elle qui me vengera.*

J'ai consacré le reste de ma vie
A protéger notre triple couleur ;
Mais à présent cette tâche est finie.
Quand je battais les rois avec honneur,
Ce n'était pas pour faire un empereur.
D'un tel exemple enfin, j'ose le croire,
Plus d'un peuple aura profité ;
Il ne faut pas de liberté sans gloire,
Mais pas d' gloire sans liberté.

POULOT, *à part.*

Est-il bonapartiste, ce vieux républicain là !

DUMONT.

Mon fils resta au service; il avait une dette à payer au premier consul qui, en m'envoyant mon congé, me fit compter cinquante louis. Jointe à mes petites économies de famille, cette somme me mit à même d'acheter cette chaumière, où je serais heureux et tranquille si mon fils était près de moi... Il est à Pile d'Elbe.

LÉON.

Je le sais.

DUMONT.

Il a été fidèle au malheur.

LÉON.

Et vous devez l'en aimer davantage.

DUMONT.

Ah ! c'est un brave garçon , un fameux militaire , allez ! S'il y en avait beaucoup comme lui , la France ne tarderait pas à redevenir la première nation du monde.

LÉON.

Tout espoir n'est pas perdu , mon ancien.

JEAN-LOUIS.

Et pour ça il faut faire l'exercice.

DUMONT.

Il a raison. Allons , mes enfans , en ligne ! et ne faites pas trop de bruit , car la voix de votre général est bien cassée.

LÉON.

Je répéterai les commandemens.

JEAN-LOUIS.

D'abord , papa Dumont , v'là vot' cheval de bataille... (*Il lui donne une chaise.*) Et puis , à présent , quand vous voudrez.

LÉON.

Poulot , attention comme les autres !

DUMONT.

Faites porter les armes.

LÉON.

Portez armes ! Par le flanc gauche ! Gauche ! Par file à droite ! Pas accéléré ! Marche ! Apprêtez armes ! Joue ! Portez armes ! Droite ! gauche ! En avant ! Marche ! A la charge !

(*Le tambour bat. — Les enfans se mettent en marche ; mais ils s'arrêtent en voyant le baron de la Bretaudière , qui paraît à la porte de la haie , un fusil de chasse à la main.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES , LE BARON.

LE BARON , s'arrêtant sur le seuil de la porte.
Quel vacarme !

POULOT.

Dieu de dieu ! monsieur le baron !...

(*Il se cache derrière la caisse.*)

Grenadier.

6

LÉON.

Mon oncle!...

LE BARON, *entrant.*

Me direz-vous... Que vois-je! mon neveu ici?...

LÉON.

Pourquoi pas, mon oncle?

LE BARON.

Comment, le fils du baron de Noirville, le neveu du baron de la Bretauière chez un invalide... un soldat... confondu avec des paysans... des vilains...

FOULOT, *à part.*

Des vilains!... C'est drôle, il voit tout le monde en laid, cet homme là.

DUMONT.

Puis-je savoir, monsieur le baron, le motif qui vous a fait entrer chez moi?

LE BARON.

Ne faudrait-il pas vous en demander permission?... Qu'est-ce que ce rassemblement?

LÉON.

Mais, mon oncle, ces enfans apprennent l'exercice, voilà tout.

LE BARON.

L'exercice!... Pourquoi faire?

LÉON.

Pour repousser l'étranger, s'il venait encore une fois chez nous.

LE BARON

Plâit-il?... Apprenez, Monsieur, que nous sommes trop heureux qu'il y soit venu.

DUMONT, *à part.*

Cet homme là n'est pas Français.

LE BARON.

Hein! Le règne du sabre est pressé, dieu merci. En conséquence, je défends qu'on apprenne la manœuvre, science tout-à-fait inutile, et je supprime le tambour... On ne doit plus entendre en France que le son des cloches.

DUMONT.

Vous voulez donc faire de la France une capucinière?

LE BARON.

Dans tous les cas, vous ne ferez pas de votre chaumière une caserne. Je confisque cette caisse... Quel est le drôle

qui se permettait de.... Que vois-je ! Poulot!... Comment, c'est toi...

POULOT.

N'y a pas d' ma faute. J'ai battu pour ne pas être tappé.

LE BARON, à Poulot.

Crève ce tambour.

DUMONT.

Comment?...

LE BARON.

Je te l'ordonne.

LÉON.

Mon oncle... (*Bas à Poulot.*) Si tu t'en avises...

POULOT.

Mais...

LE BARON.

Eh bien, Poulot?...

LÉON.

Prends garde...

POULOT.

Diable de peau d'âne!

LE BARON.

Comment, drôle, tu hésites?... Alors, je saurai moi-même...

(*Il tire son couteau de chasse.*)

JEAN-LOUIS.

Plus souvent!...

(*Les enfans entourent le tambour et mettent Poulot devant,*)

POULOT.

Miséricorde! Monsieur le baron, ne percez pas, pour l'amour de dieu! ne percez pas!

DUMONT.

Mes enfans, mes enfans, de la modération. Monsieur le baron, vous oubliez que je suis chez moi... Cette caisse m'appartient, et je vous défends...

LE BARON.

Tu me défends?... Eh bien! soit, garde-là, ta caisse; mais fais bien en sorte que je ne l'entende jamais résonner, tu pourrais le payer cher. Je le répète, je ne veux plus que dans ma commune on fasse l'exercice... Pas plus de manœuvres militaires que de danses sur la place.

JEAN-LOUIS.

Comment, on n' dansera pas c' soir?

LE BARON.

On ne dansera plus jamais. La danse est immorale, et, d'ailleurs, ça ressemble à une émeute.

JEAN-LOUIS.

Par exemple! c'est un peu fort de ne pas danser le jour de la fête du pays!... Mais ça ne s'est jamais vu...

DUMONT.

Prenez garde, monsieur le baron, le peuple finira par se lasser...

LE BARON.

Il serait bien venu de se plaindre... Qu'est-ce qu'on lui demande? Qu'il travaille et qu'il paie; voilà tout. Que je sois jamais ministre, et qu'il murmure... je le supprimerai, moi.

DUMONT.

Malheureusement il faudrait supprimer les impôts.

LE BARON.

Gardez vos réflexions pour vous... Monsieur Dumont, faites bien attention... vous professez certains principes... Allez, allez, je ne suis pas votre dupe. Sous prétexte de leur apprendre l'exercice, vous faites venir ces enfans chez vous pour leur inculquer vos idées révolutionnaires, pour les entretenir du tyran qui, trop long-temps, a fait le malheur de la France. Vous l'aimez... vous l'avez servi... et vous avez un fils qui l'a suivi dans son exil. Vous êtes dangereux... mais je vous surveille, et je saurai bien déjouer tous les complots que vous formerez, vous et vos semblables. Allons, allons, que tout le monde sorte d'ici... Et vous petits drôles, si je vous y retrouve... Poulot, prends ma carnassière, et suis-moi à la chasse.

POULOT.

Mais, Monsieur, je vais abîmer mon habit neuf.

LE BARON.

Je te le ferai retourner. Allons, allons, mon neveu; au château! Et vous, canaille, hors d'ici. (*A part, et en s'en allant.*) Insolent vieillard, tes lapins paieront pour toi.

AIR : *Vite, sauvez-vous.*

Oui, retirez-vous,
Ou bien redoutez mon courroux,
Car je suis doux;
Mais je sors de mon caractère.

Et toi , vieux suspect ,
Je t'apprendrai que de respect
On doit au nom
Du baron
De la Bretaudière.

LÉON , à son oncle.

Ses vieux services ,
Mon oncle , ici méritaient mieux.
Ses cicatrices
Valent bien vos aïeux.

REPRISE.

LES PAYSANS , à Léon.

Oui , retirons-nous ,
Ou bien redoutons son courroux ;
Il n'est pas doux ,
Quoi qu'il en dise , notre maire.
Pourtant l'vieux suspect
Aura de nous plus de respect ,
Que le grand nom
De baron
De la Bretaudière.

LE BARON.

Oui , retirez-vous.
Étc. , etc. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VI.

DUMONT , seul.

Quelle arrogance !... J'ai donc vécu quatre-vingt-dix-huit ans pour me voir commandé , et presque injurié par un noble... C'était bien la peine de nous battre contre toute l'Europe.

Air des Maris en Palestine.

De cette race ennemie ,
Rien n'peut nous débarrasser ,
Jadis , de notre patrie ,
Nous avons cru les chasser ;
Mais c'est à recommencer.
Ces hommes du privilège ,
De la France , vrai fléau ,
R'poussés , r'paraissent aussitôt.
Comme des bouchons de liége ,
Ils r'montent toujours sur l'eau.

SCENE VII.

DUMONT, JEAN-LOUIS, NANETTE, *et puis*
LAMBERT.

JEAN-LOUIS, *entrant du fond.*

Monsieur Dumont! monsieur Dumont!

DUMONT.

Eh ben! eh ben! qu'as-tu donc à crier de la sorte?

JEAN-LOUIS.

Grande nouvelle, monsieur Dumont! grande nouvelle!
Mais attendez un brin... J'ai tant couru que j'en étouffe.

NANETTE, *entrant, et venant de la maison.*

Ah! Monsieur, si vous saviez qui que je viens de voir de
la fenêtre de votre chambre... J'en suis toute suffoquée.

DUMONT.

Est-ce que vous n'allez pas finir?

NANETTE.

Votre fils.

JEAN-LOUIS.

Monsieur Lambert.

DUMONT.

Mon fils!... Mon fils!...

JEAN-LOUIS.

Je l'ai vu.

NANETTE.

Moi aussi.

DUMONT.

Il serait ici!...

JEAN-LOUIS.

Tenez...

NANETTE.

Le voici.

LAMBERT, *entrant, et s'élançant dans les bras de son père.*
Mon père!...

AIR : *Ah! quel plaisir de se revoir!*

DUMONT.

Ensemble. { Ah! je te presse dans mes bras!
Mon fils, je ne l'espérais pas.
LAMBERT.
Mon père, je suis dans vos bras,
Sitôt vous ne l'espérez pas?

LAMBERT.

Le ciel comble mon espérance,
Ah ! rien ne manque à mon bonheur ;
Car mes yeux ont revu la France,
Et mon vieux père est sur mon cœur !

DUMONT.

{ Ah ! je te presse , etc.

LAMBERT.

{ Mon père , je suis , etc.

DUMONT.

Mon cher enfant !... Ah ! je l'aurai donc embrassé encore
une fois avant de mourir.

LAMBERT.

Allons donc , ne pleurez donc pas comme ça , père.

NANETTE , pleurant.

Eh ben , pourquoi que vous avez les larmes aux yeux ,
vous , monsieur Lambert ?... Et ce p'tit bête de Jean-Louis
qui pleure aussi.

JEAN-LOUIS , s'essuyant les yeux.

C'est plus fort que moi

LAMBERT.

Bonjour , Nanette , bonjour... tu n'as pas quitté mon
vieux père ?...

NANETTE.

Ah ! jamais , monsieur Lambert.

LAMBERT.

T'es une bonne fille. (*A Jean-Louis.*) Tiens , garçon ,
porte mon sac là-dedans.

DUMONT.

Est-ce que tu restes avec nous ?

LAMBERT.

Je vous dirai ça , mon père , quand nous ne serons plus
que trois... vous , moi...

JEAN-LOUIS.

Et ?... :

LAMBERT.

Et une bouteille de votre vieux vin.

DUMONT.

Jean-Louis , va vite à la cave... Nanette , plume un ca-
nard , casse le cou à un lapin , et fais nous un dîner comme
pour le pape.

NANETTE.

Oui, not' maître. Dieu! que c'est beau un grenadier!
Jean-Louis, et que c'est lourd, un sac.

(*Nanette et Jean-Louis sortent.*)

SCÈNE VIII.

DUMONT, LAMBERT.

DUMONT.

A présent que ma surprise est passée, dis-moi donc,
Lambert, comment se fait-il que tu sois venu au pays?...
En me quittant, il y a deux mois, tu m'avais dit en v'là au
moins pour un an... Ah! mon dieu! Lambert, est-ce que
l'empereur?...

LAMBERT.

Chut!

DUMONT.

Il est mort?

LAMBERT.

Lui, milezieux! y m' semble qu'il ne passera jamais
par-là

DUMONT.

Tu l'as donc quitté?

LAMBERT.

Mon père...

DUMONT.

Pourtant tu es en France?

LAMBERT.

Avec lui.

DUMONT.

Hein!

LAMBERT.

Depuis cinq jours nous avons enfin de la terre Française
sous nos souliers... Nous venons reprendre notre trône,
et mettre les Bourbons à la porte... ce qui ne sera pas
difficile.

DUMONT.

Je crois que je rêve.

LAMBERT.

Ah! dam', c'est une fameuse campagne que nous avons

commencée là. Nous allons avoir encore une fois sur les épaules l'Angleterre, la Prusse, les cosaques... tout le tremblement. Mais c'est égal, le petit caporal est avec nous, y a des cartouches dans nos gibernes, du cœur chez le peuple Français... En avant!

DUMONT.

Mais pour ça, vois-tu, faudrait s'entendre, et marcher tous ensemble.

LAMBERT.

Soyez tranquille, il y a de la ressource... Le premier coup de canon fera une fameuse armée.

AIR : *Les vieux sont encor bons là.*

Chez nous règne la discorde ;
 Mais un mot peut tout changer.
 Pour rétablir la concorde,
 N'faut qu'un cri : à l'étranger !
 Quoiqu' d'une opinion contraire,
 Les Français s'donn'ront la main,
 Et puis, tous à la frontière,
 Unis enfin,
 Crieront soudain :
 Halte-là ! halte-là !
 Russ', prussien, pas un ne passera.
 Halte-là ! halte-là !
 Contre vous la France entière est là !
 Qui, tous nous sommes là !

DUMONT.

Oui, oui, t'as raison... on est Français avant tout. Mais comment se fait-il que tu sois seul ?

LAMBERT.

C'est une idée qui m'est venue en approchant du pays... Jusqu'ici nous avons été reçus comme des dieux, me suis-je dit... Mais ceux qui nous ont vendus en 1814 commandent partout... D'un moment à l'autre nous pouvons être attaqués, et l'empereur n'a avec lui qu'une poignée de vieilles moustaches. Allons, faut recruter pour l'empereur. Là-dessus, sans en parler à personne, pendant la nuit dernière, j'ai doublé les étapes pour arriver ici... M'y y là ! Aussitôt que j'aurai bu un coup, je vas chez les amis intimes, je leur dis : L'empereur est revenu... Ma-a-en

Grenadier.

demandèrent pas davantage, ils prendront leurs fusils, leurs faux, leurs broches... J'aurai l'honneur d'avoir amassé un avant-garde à mon empereur. Voilà la chose et la bouteille... *Motus!*

JEAN-LOUIS.

Me voici. J'ai été un peu long... c'est que je me suis amusé à regarder une chaise-de-poste qui allait à la mairie. Ça doit être quelque chose d'extraordinaire; et si vous avez plus besoin de moi, papa Dumont, j'irai voir...

DUMONT.

Va, mon garçon.

JEAN-LOUIS.

C'est peut-être encore un baron qui nous arrive... Je viendrai vous le dire. *(Il sort.)*

LAMBERT.

Eh bien, père, vous ne buvez pas?

DUMONT.

Si. Mais, tiens, malgré moi, je pense... Sais-tu que tu t'exposes diablement.

LAMBERT.

J'en disconviens pas... Mais on ne meurt qu'une fois; et puis je ne me plaindrais pas d'une balle qu'on m'enverrait pour cette cause là... Allons, allons, père, au succès du grand Napoléon.

DUMONT.

A son succès?... Va, va, je le désire aussi sincèrement; car, vois-tu, mon fils, il vaut encore mieux que ceux qui y sont...

LAMBERT.

Y balaiera tout ça.

DUMONT.

Que je voye le drapeau tricolore flotter sur notre clocher, et je mourrai content. *(Lui versant à boire.)* Encore un verre.

LAMBERT.

Pour le dernier; car je n'ai pas une minute à perdre... Je vous ai vu, je vous ai embrassé, faut que je pense à mon affaire... Je cours chez Paul, chez Bastien et les autres... Je leur donne rendez-vous ici... en y mettant de la prudence et de la circonspection, ben entendu. Allons, au revoir, mon père...

AIR : *A l'espoir mon cœur s'abandonne.*

Loin de vous le devoir m'appelle,
Dans un instant je s'rai de r'tour.
A mon emp'reur je vais prouver mon zèle;
Si j'réussis, ça s'ra mon plus beau jour.

DUMONT.

Prends garde, et surtout d'la prudence.

LAMBERT.

Le péril peut-il donc m'effrayer?
Dieu protég' l'emp'reur et la France,
Il protég'ra le vieux grenadier.

REPRISE ENSEMBLE.

Loin de vous, etc.

Loin de moi, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DUMONT, puis NANETTE.

DUMONT, *qui a suivi son fils d s yeux.*

Mon pauvre Lambert!... pourvu qu'il ne lui arrive pas
malheur. La nouvelle qu'il m'a annoncée m'a tout boule-
versé... Quel changement, grand dieu! Ah! M. le baron
de la Bretaudière, vous allez encore faire tourner la gi-
quette.

Air final des Frères de lait.

Pour nous vraiment, oui, c'sera merveille,
De l'voir changer de bannière et de couleur;
Ayant crié vive le roi la veille,
Qu'Napoléon soit aujourd'hui vainqueur,
Il va demain crier viv' l'emperer,
Dans sa cachett' c't insolent qui nous brave,
F'ra r'tind' ben vit' ses rubans mal blanchis;
Puis en sortant tricolor' de sa cave,
Il s'écrira : J'ai sauvé mon pays! (bis)

(*On entend deux coups de feu.*)

Ah! mon dieu! qu'est-ce que ça?... Lambert!... Si on
avait... Courons!... Les jambes me manquent... Mon
pauvre fils! s'ils l'avaient assassiné!...

NANETTE, *accourant toute essoufflée.*

Monsieur!... Monsieur!...

DUMONT.

C'est toi, Nanette... Qu'as-tu ? que viens-tu m'annoncer ?

NANETTE.

Des horreurs, Monsieur !

DUMONT.

O mon dieu !... Mon fils !... ,

NANETTE.

On met tout à feu et à sang !

DUMONT.

Ah ! j'y tiens plus !... Je vais moi-même...

NANETTE.

Oui, allez voir vot' basse-cour, elle est dans un bel état !

DUMONT.

Hein ! qu'est-ce que tu dis ?

NANETTE.

Je dis... je dis, Monsieur, qu'on a assassiné vos lapins.

DUMONT.

Mes lap ?... Je respire. Tu m'as fait une frayeur...

NANETTE.

Figurez-vous... (*Un coup de feu se fait entendre.*) Là, encore un ! quelle horreur ! Figurez-vous, Monsieur, que j'étais allée, comme vous me l'aviez dit, à la cage aux lapins... elle était ouverte. Toutes les pauvres petites bêtes étaient dans le verger, et là, on tire à bout portant, que ça fait frémir. Et devinez qui... le baron de la Bretaudière.

DUMONT.

C'est pas possible.

NANETTE.

Tenez, v'là la preuve... Regardez, voici Poulot Lamouche avec sa carnassière : il passe ici pour nous narquer. Oh ! oh ! nos pauvres lapins !

DUMONT.

Je te promets qu'il ne les emportera pas.

SCENE X.

LES MÊMES, POULOT.

POULOT, *entrant par la porte qui conduit à la maison.*

C'est ça une chasse d'un nouveau genre... M. le baron.

n'a pas eu besoin de mettre ses lunettes... C'était vraiment le massacre des innocens.

DUMONT, *l'arrêtant.*

Halte-là !

POULOT, *à part.*

Oh ! v'là le vieux. Heureusement que M. le baron n'est pas loin.

DUMONT.

Qu'est-ce que tu portes là ?

POULOT.

C'est le gibier de mon maître.

DUMONT.

Où l'a-t-il tué ?

POULOT.

J'sais pas ; mais c'est un gibier de bois qui sent diablement le chou.

DUMONT.

Je crois que tu te moques de moi. Si j'avais mon bâton...

NANETTE.

Attendez, not' maître, j'ai là un manche à balai...

(*Elle va le chercher.*)

POULOT.

Hein ! ça se gâte !

DUMONT.

Ah ! ça, dépose d'abord, et tout de suite, ta carnassière sur cette table.

POULOT.

Mais, monsieur Dumont...

NANETTE, *revenant avec son manche à balai.*

Fais ce qu'on te dit, ou je te casse les mollets.

(*Elle lui donne un coup.*)

POULOT.

Aïe ! au secours !

LE BARON, *entrant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POULOT.

Monsieur le baron, sauvez vos lapins.

LE BARON.

Qui vous a permis de manquer à un homme de ma maison ?

POULOT.

Elle ne m'a pas manqué, elle m'a bien touché.

LE BARON.

Je vous trouve bien hardis.

DUMONT.

Ah ! c'est trop fort.

LE BARON, à Poulot.

Viens nous-en.

DUMONT.

Un instant, monsieur le baron, un instant ; vous ne vous en irez pas comme ça.

LE BARON.

Hein ?

DUMONT.

Non, monsieur le baron, non Par exemple ! vous aurez tué mes lapins, et vous les emporteriez à mon nez et à ma barbe, sans que je dise rien . . . ne le croyez pas.

LE BARON.

Insolent !

DUMONT.

Milezieux ! si je n'avais pas mon âge . . . Ah ! non content d'avoir violé mon asile, ma propriété, d'avoir tout bouleversé, tout saccagé ; d'en avoir agi chez moi, comme l'ont fait dans le temps vos amis les cosaques, vous osez m'outrager, m'injurier . . . me traiter d'insolent ! . . . Eh bien ! puisque c'est ainsi, ce que j'ai dit est dit ; vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez rendu mes lapins ; ils sont à moi, c'est mon bien, je le veux, je l'exige !

LE BARON.

Tu l'exiges ! Pauvre sot, tu as donc oublié quels sont mes droits ici Ta chaumière, ton verger, tout cela, c'est à moi . . . Tu l'as acheté, mais la vente est nulle Ainsi je peux venir ici quand bon me semble, y prendre ce qui me plait, et défense à toi de te plaindre ; et pour ne plus entendre tes sottes criailleries, je te chasserai du village, toi, et tous les Bonapartistes qui te ressemblent Poulot, suis-moi ; c'est à dire, passe devant.

POULOT.

Merci.

DUMONT.

Nanette, ferme la porte.

LE BARON.

Je te le défends !

DUMONT.

Je te l'ordonne !

(*Nanette ferme la porte.*)

LE BARON.

Tu aurais l'audace...

DUMONT.

Oh ! il n'est plus question de mes lapins... Gardez-les, laissez-les, je m'en moque... Mais vous avez dit que ma chaumière, mon verger, tout ce qui était ici, était à vous... que mon contrat de vente était nul, que vous me feriez chasser... Je veux que vous le répétiez devant les habitans du village... Nanette, va les chercher... Aussi bien il faut qu'on sache à quoi s'en tenir... Il sera curieux d'entendre un magistrat, un maire, dire publiquement que tout ce qui est écrit dans la Charte, est un mensonge... et que le peuple est à la merci des nobles... alors quand il saura ça, le peuple, il saura ce qu'il a à faire ; il voudra conserver ses droits, il se levera en masse, et il rejetera à l'étranger, ces émigrés maudits, ces aristocrates encroutés, qui ne sont rentrés en France, que pour faire sa honte et son malheur.

LE BARON.

Ouvre-moi cette porte.

DUMONT.

Non, non, vous ne passerez pas. Nanette, va donc chercher les voisins.

LE BARON, *à part.*

J'étouffe de colère !

NANETTE.

Vous laisser seul, not' maître ?

DUMONT.

N'aie pas peur.

LE BARON.

Encore une fois, ouvre-moi cette porte.

DUMONT.

Non, vous dis-je, non.

LE COMTE.

Ouvre, ou je...

(*Il le couche en joue.*)

NANETTE, *se jetant devant le baron.*

Ah !

DUMONT.

Milezieux! et je n'ai pas mon fusil... (*Il aperçoit celui de son fils, il saute dessus.*) Ah!

LAMBERT, *entrant.*

Qu'est ce que je vois là?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAMBERT.

NANETTE.

Monsieur Lambert! v'là un fameux renfort.

POULOT.

Trois grenadiers contre un baron; nous ne pourrons jamais nous tirer de là.

LE BARON.

Son fils ici!

DUMONT.

Tu le vois, on m'a forcé de courir à tes armes.

LAMBERT.

Comment, mon père, on a osé vous menacer chez vous?

DUMONT.

On m'a pillé, volé, insulté surtout; et ma foi, j'allais me venger.

NANETTE.

Faut-y taper dessus, not' maître?

LAMBERT.

Ne te mêle plus de ça, Nanette, j'en fais mon affaire.

POULOT.

Nous voilà bien. Chiens de lapins!

LAMBERT.

Je ne me trompais pas, c'est le baron de la Bretandière... Vous savez donc manier un fusil, voltigeur légitime, soldat de l'arriéré, chevalier de l'aile de pigeon?...

(*A chaque épithète, le baron recule d'un pas, et Poulot de deux.*)

POULOT.

V'là qui va recommencer, celui-là; me voilà dégoûté des lapins pour long-temps.

LE BARON, à Lambert,

Monsieur, Monsieur, songez que vous insultez un homme seul.

POULOT.

Seul, c'est le mot ; moi je compte pas , d'abord.

LAMBERT.

Misérable ! vous auriez assassiné ce vieillard , peut-être...
Oh ! n'ayez pas peur , je ne vous toucherai pas ; il y aurait honte à frapper un lâche. Mais je veux vous empêcher de venir encore dans les chaumières , faire la chasse aux hommes. Donnez-moi cette arme.

(Il lui arrache son fusil de chasse.)

POULOT.

Dieu du ciel ! il va nous traiter comme les lapins.

LE BARON.

Qu'allez-vous faire ?

LAMBERT.

Le briser sous vos yeux.

LE BARON.

Mon fusil ! mon fusil !

LAMBERT, le brisant contre terre.

Le voilà.

POULOT.

Est-il fort, c' gaillard-là.

AIR : Un page aimait Adèle.

Les voilà bien, ces nobles sans courage,
Qu'on vit jadis mendier à l'étranger ;
Rentrés chez nous pendant nos jours d'orage,
De notre gloire, ils veulent se venger.
A tout Français, quand la patrie est chère,
La hain' toujours semble les dévorer ;
Enfans ingrats qu'a rapelés leur mère,
Ils sont encor prêts à la déchirer. (bis.)

A présent, monseigneur le baron, tu peux t'en aller, je te le permets.

LE BARON.

Je sors, mais vous aurez de mes nouvelles.

NANETTE, à Poulot.

Laisse-là mes trois lapins.

Grenadier.

POULOT.

Ah! mon dieu, les v'là... J'ai pas trois gouttes de sang dans les veines.

JEAN-LOUIS, *entrant.*

Monsieur le baron! monsieur le baron!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS.

LE BARON.

Va te promener.

JEAN-LOUIS

Mais c'est important... Je viens vous dire de vous dépêcher d'aller à la mairie, où c' qui y a un comte dans une chaise de poste, qui s'appelle St.-Elme, et qui a une grande nouvelle à vous apprendre.

LE BARON.

C'est bon.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme Poulot est pâle.

POULOT.

C'est la chasse qui fait ça.

LE BARON, *à Poulot.*

Suis-moi.

POULOT.

Je ne demande pas mieux.

DUMONT.

Regardez bien la porte, monsieur le baron; vous ne la passerez plus, je vous en avertis.

(*Le baron sort, suivi de Poulot.*)

SCÈNE XIII.

DUMONT, LAMBERT, JEAN-LOUIS, NANETTE.

NANETTE, *ramassant les morceaux du fusil, et les lapins.*

C'est égal, nous v'là maîtres du champ d' bataille; ils nous ont laissé leurs armes et leurs bagages.

JEAN-LOUIS.

Tiens, qu'est-c' qu'il y a donc eu ici?

NANETTE.

Je te contr'rai ça.

LAMBERT.

Eh bien ! mon père, faisons - nous mal d'arriver pour chasser ces oiseaux-là ?

DUMONT.

Ah ! si mes jambes me le permettaient, je marcherais avec vous.

JEAN-LOUIS.

Où donc ?

LAMBERT.

Cette nouvelle qu'on apporte à la mairie, doit être celle du débarquement. Nous n'avons pas un instant à perdre.

JEAN-LOUIS.

Y s' passe ici quelque chose d'extraordinaire... Tiens, monsieur Dumont, v'là tous les jeunes gens du pays qui viennent par ici... Dites donc, et monsieur le maire qui a défendu les rassemblemens.

LAMBERT.

Il en verra ben d'autres. (*A son père.*) Je vais recevoir les camarades, entrez là-dedans; ouvrez mon sac, vous y trouverez quelques vieilles cocardes, dont nous nous servirons.

DUMONT.

Je vas te les apporter. Viens m'aider, Nanette.

NANETTE.

Oui, not' maître.

(*Dumont et Nanette rentrent dans la maison.*)

LAMBERT.

Jean-Louis, tu es un bon garçon, tu ne nous trahiras pas, ainsi reste avec nous.

JEAN-LOUIS.

Merci, monsieur Lambert; comptez sur moi.

SCÈNE XIV.

LAMBERT, JEAN-LOUIS, PAYSANS.

LAMBERT, *aux paysans.*

Entrez !

1^{er} PAYSAN,

Tu vois que nous sommes exacts.

JEAN-LOUIS.

Qu'est-ce qu'on va donc faire ?

LAMBERT.

Mes amis, vous savez ce qui m'amène... En venant ici, je pouvais être découvert, arrêté et fusillé; mais j'ai passé par dessus tout ça... J'ai voulu que les premiers soldats qui viendraient se joindre à mon empereur, soient des garçons de mon pays.

JEAN-LOUIS.

L'empereur !

LAMBERT.

J'étais sûr que vous écouteriez Lambert, le fils du brave et vieux Dumont; vous savez bien qu'il ne vous mènera jamais sur une mauvaise route.

1^{er} PAYSAN.

Nous te suivrons, Lambert; v'là assez long-temps que nous souffrons.

LAMBERT.

Tout-à-l'heure encore, ce baron de la Bretauidière a tout dévasté ici; et après, il a osé menacer mon père de décharger son fusil sur lui.

1^{er} PAYSAN.

Vengeance !

LAMBERT.

L'empereur vous la donnera.

JEAN-LOUIS.

Oui, vous autres, oui... Vive l'empereur !

DUMONT, *entrant avec Nanette, qui porte le sac de Lambert.*

C'est ça, vive l'empereur !

SCENE XV.

LES MÊMES, DUMONT, NANETTE.

DUMONT.

Je suis pour lui maintenant, mes amis; car il ne voulut jamais que la gloire de la France. Tiens, garçon, v'là ton sac; fais la distribution.

TOUS.

Des cocardes tricolores !

LAMBERT.

Mettez-les sur vos bonnets, sur vos chapeaux, vos ves-

tes , vos chemises ; à bas le chiffon blanc. Nos trois couleurs , ça veut dire : honneur , patrie et liberté.

TOUS.

Oui , à bas le chiffon blanc !

JEAN-LOUIS.

Chut , v'là quelqu'un.

NANETTE.

C'est le neveu du maire , cachez vos cocardes.

LAMBERT.

Qu'est-ce que tu dis donc ? c'est un élève de l'école Polytechnique. Il porte ces couleurs-là dans son cœur , s'il ne les a pas encore à son chapeau.

SCENE XVI.

LES MÊMES , LÉON.

LÉON.

Mes amis , mes amis , vous êtes trahis.

TOUS.

Hein !

LÉON.

Un paysan a tout dit au curé ; mon oncle est instruit ; on rassemble les gendarmes ; on sait le débarquement de l'empereur . . . Un ordre porté par Poulot , devait faire marcher contre lui un régiment , cantonné à deux lieues d'ici . . . J'ai indiqué à Poulot une fausse route , l'ordre ne parviendra pas.

LAMBERT.

Bien , jeune homme.

LÉON.

Mais le moindre délai pourrait vous être fatal ; partez , hâtez-vous . . . Je ne puis vous suivre encore , mais avec cet uniforme , ma place est au milieu du peuple , vous m'y verrez bientôt.

LAMBERT.

Adieu , mon père . . . Je vous laisse avec confiance , nul n'osera vous faire du mal ; d'ailleurs ils n'en auraient pas le temps . . . Napoléon et ses amis ne tarderont pas à être dans ce village , c'est le chemin de Grenoble . . . Partons. Jeune homme , je vous recommande mon vieux père ; veillez sur lui , et protégez-le.

(62)

LÉON.

Je vous le promets.

LAMBERT.

Allons, camarades...

AIR : *Veillons au salut de l'Empire.*

Courons prendre notre revanche
Sur nos fiers et vils oppresseurs ;
Sous nos pieds la cocarde blanche,
Et sur nos fronts les trois couleurs ;

En avant !

En avant !

Retrempons notre vieille gloire,

En avant !

En avant !

Des Bourbons, le règne est compté.

DUMONT.

Marchez, enfans, car la victoire,
C'est aujourd'hui la liberté.

} bis.

Tous, en cœur et en marche.

En avant! (bis.)

Des Bourbons le règne est compté.

Marchons, } (bis.) car la victoire,

Marchez, }
C'est aujourd'hui la liberté.

(*Mouvement général. — La toile baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

.....

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un souterrain du château de la Bretaudière.
Une table, des chaises, une lampe. Une porte à droite, un soupirail à gauche. Une porte dans le fond, qui conduit au dehors.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, ST.-ELME, LE CURÉ, L'OFFICIER DE
GENDARMERIE, DEUX GENDARMES.

(Au lever du rideau, le Baron, Saint-Elme, le Curé et l'Officier de gendarmerie entrent par le fond, suivis de deux gendarmes.)

LE BARON.

Messieurs, voici les souterrains de mon château, je les ai mis à votre disposition... Si j'avais eu plus de temps...

ST.-ELME.

C'est à merveille. Ici du moins nous ne serons point étourdis par les crialleries de cette canaille qui demande la grâce du coupable.

LE BARON.

Savez-vous, monsieur le comte, qu'elle crie bien fort, cette canaille.

ST.-ELME.

Les gendarmes de monsieur l'officier la mettront à la raison.

(On entend au - dehors, mais bien loin : Dumont ! Dumont !)

LE BARON.

Grand dieu ! ce sont eux encore :

ST.-ELME, au baron.

Vous l'entendez, ils s'éloignent ; on les chasse... Vous tremblez, je crois.

LE BARON.

Il fait froid ici.

ST.-ELME.

Allons, de la fermeté... Messieurs, songeons à l'Etat, d'abord; il est gravement menacé. Chargé par le gouvernement du roi d'établir une cour prévôtale partout où besoin sera; je dois accomplir ma mission. Tous les renseignements que nous avons recueillis, prouvent assez, d'ailleurs, la culpabilité de ce Dumont.

LE BARON.

Sans doute, il a fait assez pour être pendu trois fois; mais...

ST.-ELME.

Hésitez-vous à le condamner?

LE BARON.

Je condamne, monsieur le comte, je condamne... Pourtant je serais d'avis qu'on remît la séance à demain; il est tard... (*A part.*) J'ai toujours ces diables de cris dans les oreilles.

LE COMTE.

Je vous comprends, monsieur le baron. Demain si l'usurpateur triomphe, vous ne voudrez pas vous être compromis aujourd'hui. Ne craignez rien de Bonaparte, s'il va jusqu'à Grenoble, il est mis hors la loi, et sera...

LE CURÉ.

Excommunié.

L'OFFICIER.

Et empoigné.

LE BARON, *à part.*

Au fait, je n'entends plus rien. Comme dit monsieur le comte : les gendarmes auront mis à la raison toute cette canaille. Je ne cours aucun risque.

Air des quatre Artistes.

Oui, Messieurs, vous avez raison,
Ne croyez pas que je faiblisse ;
Il faut, contre le vieux Dumont,
Rendre une sévère justice.
Condamnez-le dès aujourd'hui ;
Comme vous je suis sans alarmes,
L'usurpateur est sans appui ;
Et d'ailleurs il a contre lui
Le ciel, le pape et les gendarmes.

ST.-ELME.

A la bonne heure. Si par prudence nous devons pour quelque temps reculer devant le tyran qui s'approche, laissons derrière nous un exemple qui fasse trembler, et retienne dans le devoir ceux qui seraient tentés de trahir notre cause. Messieurs, je compte sur vous. Les Bourbons, d'ailleurs, ne seront pas ingrats. . . . Monsieur l'officier, votre vote vous vaudra les épaulettes de capitaine. Monsieur le curé, vous serez grand-vicaire; et vous, monsieur le baron, vous aurez la croix d'honneur, et une sous-préfecture.

LE BARON.

Tous mes vœux seront comblés!

ST.-ELME.

Qu'on introduise le coupable. (*Ils vont s'asseoir.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUMONT.

ST.-ELME, à Dumont, qu'un gendarme a introduit.

Approchez, et répondez aux questions que va vous adresser le tribunal.

DUMONT.

Le tribunal! où est-il donc?

ST.-ELME.

Devant vous.

DUMONT.

Je vois bien la sellette et les gendarmes, mais je ne vois pas les juges.

ST.-ELME.

Chargé des pleins pouvoirs du gouvernement, j'ai le droit de...

DUMONT.

De me condamner, c'est possible.

ST.-ELME.

Est-il vrai que vous ayez reçu chez vous Lambert Dumont, dit le grenadier de l'île d'Elbe?

DUMONT.

Mon fils! Oui, Monsieur.

ST.-ELME.

Est-il vrai?...
Grenadier.

DUMONT.

Monsieur, épargnez-vous un interrogatoire inutile pour vous, et fatigant pour moi. J'ai reçu chez moi mon fils, j'é l'ai embrassé en pleurant de joie. Si chérir son enfant est un crime à vos yeux, je suis coupable.

LE BARON.

Ce n'est point une tendresse toute naturelle qu'on vous reproche, mais vous avez eu connaissance des projets de votre fils, et vous n'eussiez pas dû vous compromettre.

DUMONT.

Et que fallait-il donc faire ?

ST.-ELME.

Le chasser.

DUMONT.

Le chasser ! chasser mon Lambert. Eh quoi ! vous auriez voulu que ma main repoussât mon fils, que moi, son père, je lui criasse : proscrit, va-t-en, retourne à la terre d'exil ! Mais quel sang coule donc dans vos veines ? repousser mon unique enfant. Ah ! quand on m'aurait dit : son approche, ses embrassemens vont te donner la mort, j'aurais encore couru à sa rencontre, et je me serais écrié : Mon Lambert, mon fils, viens sur mon cœur ; que ta main presse la mienne, et que je meure en t'embrassant.

ST.-ELME.

Ce que vous avez fait, ce que vous dites là, tout prouve clairement que vous partagez les opinions de votre fils.

DUMONT.

Oui, Monsieur, je les partage.

LE BARON.

Mais cet aveu vous condamne.

DUMONT.

Condamnez donc toute la France, car elle est ma complice ; comme moi vous l'avez forcée d'être Bonapartiste. En admirant Napoléon, je condamnais son despotisme ; fils de la liberté, il avait étouffé sa mère, et moi, vieux républicain, je ne lui avais pas encore pardonné ; mais les Bourbons revenus au trône, se sont montrés si petits, qu'à tous les yeux Napoléon a dû grandir. . . . Comme l'empereur, vous vous êtes montrés despotes ; mais lui avait placé la France au premier rang des nations, et vous, vous l'avez fait descendre au dernier ; lui, du moins, avait dans le cœur,

le sentiment gravé dans tous les cœurs français : la haine de l'étranger . . . Mieux vaut donc l'empire avec ses conquêtes, sa gloire et sa toute puissance, que votre légitimité avec sa honte, son cagotisme, ses jésuites et ses gendarmes . . .

LE BARON.

C'est un peu fort de nous dire ça en face.

ST.-ELME.

L'indulgence pouvait encore plaider pour vous, mais vous la repoussez, attendez votre jugement.

DUMONT.

Je sais le sort que vous me réservez, et je n'en suis point effrayé ; j'ai quatre-vingt-dix-huit ans, vous n'avancerez que de quelques jours peut-être le terme d'une vie honorable, et je serai fier de mourir comme j'ai vécu, pour mon pays. (*Pendant ce temps, St.-Elme a été aux voix.*)

ST.-ELME.

A l'unanimité, vous êtes condamné à la peine de mort.

(*Ils quittent tous la table.*)

DUMONT.

Quand s'exécutera cette sentence ?

ST.-ELME.

Dans deux heures. Si vous voulez un prêtre, monsieur le grand-vicaire vous offrira tous les secours de la religion.

DUMONT.

Il faudrait alors changer de rôle tous les deux, car ce n'est pas moi qui ai besoin d'absolution.

LE BARON.

Vous n'avez aucune faveur à demander ?

DUMONT.

Une seule. Jean-Louis a vainement sollicité la permission de me voir, laissez-le entrer, ne fût-ce que pour quelques minutes ?

LE BARON, à St.-Elme.

Pouvons-nous ? . . .

ST.-ELME.

J'y consens. Mais Jean-Louis seul pourra communiquer avec le condamné. Nous, Messieurs, partons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

DUMONT, seul.

Dieu merci, je suis seul. Quels hommes ! quels juges ! Si Napoléon est vaincu, si les Bourbons l'emportent, pauvre France, que deviendras tu ? (*Il va s'asseoir.*) Allons, dans deux heures, tout sera fini pour moi. . . . Mon Lambert. . . je ne le verrai plus. . . Pauvre garçon, il ne sait pas. . . En pensant à lui, malgré moi je. . . (*Essuyant ses yeux.*) Allons donc, à mon âge tenir encore à la vie. . .

AIR : *Partez mon âme.*

J'ai vu tous nos grands jours de gloire,
Plus d'un fut payé de mon sang.
Enfin, et par droit de victoire,
J'ai vu la France au premier rang. (*bis.*)
J'ai vu les rois, courbant leur tête altière,
À ses genoux, trop heureux d'obéir :
Tout a changé, vienne l'heure dernière
Vieux vétérans il est temps de partir. (*bis.*)

SCÈNE IV.

DUMONT, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, *entrant.*

Pauvre cher homme, le voilà.

DUMONT.

C'est toi, Jean-Louis? . . .

JEAN-LOUIS.

Oui, papa Dumont ; enfin ils m'ont laissé entrer. Si vous saviez comme il y a des gendarmes autour de vous ; on dirait qu'il en a plu, depuis tantôt.

DUMONT.

Que de précautions pour garder un vieillard.

JEAN-LOUIS.

Ah ! dam', ils ont eu une fière alerte ; tous les habitans du pays s'étaient rassemblés sur la place. . . Ils étaient une centaine. . . Ils disaient : père Dumont est arrêté, faut le sauver. . . J'ai cru qu'ils allaient escalader le château ; mais

les gendarmes sont venus, ils ont galoppé dessus, et puis...
dam, et puis la place est restée vide.

DUMONT.

Plus d'espoir !

JEAN-LOUIS.

Ce qu'on m'a dit, est-il vrai ? C'est-il dieu permis qu'on
vous ait condamné, vous ?

DUMONT.

Oui, mon garçon.

JEAN-LOUIS.

Oh ! les gueusards ! ne pas vous laisser aller à vos cent
ans. Ah ! dieu du ciel, si M. Lambert était là !

DUMONT.

Ecoute, Jean-Louis, nous n'avons que quelques minutes,
faut en profiter... Voyons, me promets-tu de faire la com-
mission que je vais te donner ?

JEAN-LOUIS.

Oh ! parlez, je ferai tout ce que vous voudrez ; je suis
pas ben brave, mais je vous aime tant, que je serais capa-
ble de me périr à votre place, si ça pouvait s'arranger.

DUMONT.

Pauvre garçon ! je ne t'en demande pas tant... Ecoute :
Lambert est retourné au quartier-général de l'empereur ;
ils doivent être tous maintenant au village de Laffrey. Pro-
mets-moi d'y aller, et de remettre à mon fils, cette montre...
c'est ce que j'ai de plus précieux... elle me vient de mon
père... Tu lui diras de la garder pour l'amour de moi.

JEAN-LOUIS.

Oui, papa Dumont.

DUMONT, *après réflexion.*

Attends, mon garçon, rends-la moi.

(*Il ouvre la montre.*)

JEAN-LOUIS.

Eh ben ! quoique vous faites donc ?

DUMONT.

Air du maître du château.

Ils ont dit deux heures d'attente,
Et puis, pour moi, tout alors finira.
J'avance ici l'aiguille trop lente...
Tu vois, ma montre est à cet instant là.

Mais je l'arrête, et mon fils, je l'espère
La gardera toujours ainsi,
Si tu lui dis que c'est l'heure où son père
En expirant pensait à lui,
En expirant pensait encor à lui,
Pensait encor à lui !

Tiens, la voilà.... Jean-Louis, tu embrasseras bien mon
Lambert pour moi.

JEAN-LOUIS.

Oui, papa Dumont.

DUMONT.

Tu lui diras que.... Oh! tiens, je ne peux plus parler,
mes larmes m'étouffent... Va-t-en.

JEAN-LOUIS.

Oui, papa Dumont. (*Revenant.*) Mais j'y pense, vous ne
m'avez pas embrassé pour M. Lambert.

DUMONT.

Viens, mon garçon..... Tiens, pour mon fils et pour
toi.....

JEAN-LOUIS, *pleurant*

Ah! ah! v'là que j'étouffe aussi.

(*Un bruit se fait entendre, puis une pierre du soupirail
tombe.*)

JEAN-LOUIS.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

DUMONT.

Viendraient-ils pour m'assassiner ?

JEAN-LOUIS.

Jarni dieu! je vous ferai une bonne cuirasse de mon
corps.

LÉON, *paraissant à l'entrée du soupirail.*

Chut!

DUMONT, JEAN-LOUIS.

Monsieur Léon!

(*Une autre pierre se détache, et tombe; une corde est jetée,
et Léon se laissant glisser, tombe près de Dumont*)

SCENE V.

LES MÊMES, LÉON.

DUMONT.

Vous ici, jeune homme! Que venez-vous faire ?

(71)

LÉON.

Vous sauver.

DUMONT.

Comment !

LÉON.

Je n'ai pas le temps de vous faire connaître les moyens...
On prépare votre exécution , je veux empêcher un crime...
Descendez , vous autres.

(Deux jeunes gens se laissent glisser à la corde.)

JEAN-LOUIS.

C'est Pierre et Etienne.

LÉON.

D'autres sont occupés là haut à vous ouvrir un plus large passage... On ne soupçonne rien... mes mesures ont été bien prises... L'exécution doit avoir lieu dans deux heures, quand ils viendront vous chercher, vous serez bien loin d'ici.

JEAN-LOUIS.

Brave jeune homme ! Père Dumont, v'là ma commission faite ; je partirai pas.

LÉON.

Allons vite ; cette table , cette chaise...

DUMONT.

Mais si l'on découvrait que c'est vous ?

LÉON.

J'ai promis à votre fils de vous protéger... A tout prix je veux tenir ma promesse. Allons , plus de retard , appuyez-vous sur moi , sur Jean-Louis...

JEAN-LOUIS.

Ah ! mon dieu !

LÉON.

Quoi ?

JEAN-LOUIS.

On descend l'escalier.

LÉON.

Viendrait-on déjà ? Hâtons-nous !

(On soulève Dumont. — On est presque parvenu à lui faire atteindre le soupirail , quand la porte du fond s'ouvre , et que le baron paraît , suivi de gendarmes.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON, GENDARMES.

LE BARON.

Que vois-je !

LÉON.

Plus d'espoir !

LE BARON.

Une tentative d'évasion ! Peste, il était temps.

LÉON.

Amis, ne souffrons pas qu'ils emmènent ce vieillard ;
faisons-lui un rempart de nos corps.

TOUTS, entourant Dumont.

Oui ! oui !

LE BARON.

Gendarmes, emparez - vous de cet étourdi, qui serait
suspect, coupable même, s'il n'était pas mon neveu. Quant
à ces deux vilains, au cachot.

DUMONT.

Monsieur le baron, je vais mourir, que cela vous suf-
fise ; grâces pour ces jeunes gens.

JEAN-LOUIS, à Dumont.

Il m'a oublié.

DUMONT.

En ce cas, tu verras mon fils.

(Jean-Louis presse la main de Dumont, se faufile derrière
les gendarmes, et sort.)

LE BARON.

Faites ce que j'ai dit. Et vous, Dumont, suivez - nous.
Partons.

LÉON, à part.

Je le sauverai, ou nous mourrons ensemble.

(Tout le monde sort. — Le Théâtre change.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente une vallée, dominée, dans le fond, par des côteaux qui traversent plusieurs chemins.

SCÈNE PREMIÈRE.

VITORIA, JUSTIN, UNE SENTINELLE, GRENADIERS.

(Il ne fait pas encore jour. Un bivouac d'un peloton de grenadiers, formant l'avant-garde de l'empereur. Une sentinelle dans le fond, à gauche, se promène l'arme au bras. Les grenadiers et Justin, couchés à quelque distance du feu du bivouac, dorment sur la terre, avec leur havre-sac pour oreiller. Vitoria veille seule, assise auprès du foyer.)

VITORIA.

Lambert ne me sort pas de l'idée... Absent depuis deux jours... sans avoir rien dit à personne... où a-t-il été?

UNE VOIX, venant d'un peu loin.

Sentinelle, prenez garde à vous!

LA SENTINELLE qui est sur le théâtre.

Sentinelle, prenez garde à vous!

JUSTIN, s'éveillant en sursaut.

Qui vive?

UNE VOIX, dans la coulisse à droite, et un peu dans le lointain.

Sentinelle, prenez garde à vous!

JUSTIN, qui s'est levé.

Ah! c'est le cri de nos sentinelles... ça m'a réveillé en sursaut. (Il approche de sa mère.) Eh ben! ma mère, vous ne dormez donc pas?... La terre n'est pas chaude, au moins. J'ai cru qu'on nous attaquait; car, voyez-vous, nous sommes ben peu de monde pour une avant-garde d'empereur...

VITORIA.

L'armée toute entière n'est pas ben nombreuse.

JUSTIN.

Après ça, vous me direz qu' nos camarades sont campés tout près, dans c' petit village de Laffrey, et qu'au moindre danger...

Grenadier.

10

(74)

LA VOIX, *de gauche.*

Sentinelle, prenez garde à vous!

LA SENTINELLE.

Sentinelle, prenez garde à vous!

JUSTIN.

J' dis qui sont à leur affaire, hein ?... Mais v'là les camarades qui se réveillent.

VITORIA.

Pauvres diables! on dirait qu'ils sentent que le jour vient, et qu'il faut se remettre en route.

JUSTIN, *aux grenadiers qui se lèvent.*

Eh ben, les amis, comment que ça va, ce matin?... Fraîchement hein!... Y vous a fait une rosée...

VITORIA.

Allons, allons, un petit air de feu, et un petit verre de Cognac pour vous remettre l'équilibre.

AIR : *Vole, vole.*

Du courage, (bis.)

Partout on nous tend la main.
Dieu protège le voyage...
Et nous somm's en bon chemin.
Qu' chacun présente son verre
Pour diminuer mon fardeau;
A Paris, bientôt j'espère,
Je remplirai mon tonneau.

CHŒUR.

Du courage, (bis.)

JUSTIN.

Bourbons, que la France abhorre,
Nous allons vous fair' déloger ;
Vous pourrez r'noveller encore
Un bail avec l'étranger.

TOUS.

Du courage, (bis.)

Partout on nous tend la main.
Dieu protège le voyage...
Et nous sommes en bon chemin.

(*Il fait jour.*)

SCENE II.

LES MÊMES , PLOSKI.

PLOSKI , *entrant par la droite.*

Ah ! ah ! vous faites comme l'allouette , vous autres , vous saluez l'aurore.

JUSTIN.

Oui , monsieur Ploski , et , sans que ça paraisse , v'là encore une nuit de passée.

PLOSKI.

Et de six , mon garçon . (*Cherchant des yeux.*) Il n'est pas encore revenu ? ...

VITORIA.

Eh ! mon dieu , non !

PLOSKI.

Allons , il manquera encore aujourd'hui à l'appel.

JUSTIN.

Dites donc , monsieur Ploski , vous parlez du papa Lambert ? ... Je pense à une chose ... Si l'on allait ... Mile-zieux ! ça ne peut pas être ça ! ... Si on le croyait déserteur ! ...

PLOSKI.

Que dis-tu ?

Air d'Aristipe.

Ah ! parmi nous , qui donc l'oserait croire ,
Notre Lambert un lâche déserteur !
Ne souillons pas ses vingt-cinq ans de gloire !
Loin de douter ici de sa valeur ,
Une autre crainte agite , hélas ! mon cœur .
Seul , sans secours , égaré par son zèle ,
Pour nous , peut-être , il aura su périr .
Mais dans nos rangs , où l'honneur le rappelle ,
S'il n'est pas mort , Lambert va revenir .

VITORIA.

Touche-là , Ploski , tu as bien jugé not' vieux camarade .
Buyons à son retour .

PLOSKI.

Volontiers . (*Après avoir bu.*) Cette bonne Vitoria ! c'est ça une cantinière ! ... elle donne tout ce qu'il y a d' mieux en qualité et pour rien .

VITORIA.

Hé, mes amis, j'ai pas grand mérite... Ce que j' vous donne, ne me le donne-t-on pas ? Depuis que nous sommes débarqués, avec quel empressement nos compatriotes nous offrent tout ce qu'ils possèdent. Hier soir, en arrivant dans ce village, je ne savais auquel accorder la préférence... Tous voulaient pouvoir dire un jour : J'ai donné à boire aux braves, de l'île d'Elbe. Allez, allez, tout ça prouve bien qu'on nous désire, et que nous irons à Paris comme nous sommes venus jusqu'ici, l'arme au bras.

PLOSKI.

Ah ! on ne sait pas ce qui peut arriver ! nous approchons de Grenoble.

VITORIA.

Grenoble fera comme la ville de Gap. Sa population se portera tout entière au-devant de nous.

JUSTIN.

A-t-elle une confiance, ma mère !

VITORIA.

Allons, allons, faut penser au déjeuner.

JUSTIN.

Ah ! oui, j' commence à avoir faim. Au feu, la soupe !

LA SENTINELLE.

Camarades !...

TOUS.

Hein !

LA SENTINELLE.

V'là un garçon qui demande à parler au commandant ?

PLOSKI.

Eh ben, qu'il approche.

POULOT, *entrant.*

Ben obligé, monsieur la sentinelle.

SCENE III.

LES MÊMES, POULOT.

POULOT.

Ah ! me v'là donc arrivé ! c'est pas sans peine... Diable de chemin ! j'ai cru que j'y laisserais mes semelles et mon pantalon.

JUSTIN.

A-t-il l'air farce, ce particulier là!

POULOT, s'adressant à Vitoria.

Pardon, excuse, si je vous dérange... C'est y vous qu'êtes le commandant?

JUSTIN.

Qu'est-ce qu'il dit?

POULOT.

Ah! que je suis bête!... C'est la cuisinière du régiment, je vois ça.

PLOSKI.

Voyons, garçon, qui es-tu? et que demandes-tu?

POULOT.

Monsieur, je suis un émissaire, et je demande votre commandant.

PLOSKI.

Pourquoi faire?

POULOT.

Pour lui donner ce chiffon de papier, qui m' vaudra une fière courbature.

PLOSKI.

Une lettre!... Voyons un peu cette lettre.

POULOT, regardant Justin et Vitoria.

La voilà! Dieu! les beaux hommes! les beaux hommes!

PLOSKI, lisant l'adresse de la lettre.

« Au commandant du 5^e régiment de ligne... »

VITORIA.

Ça me paraît suspect.

PLOSKI.

Comment se fait-il que cette lettre nous arrive?

POULOT.

Je suis échiné, moi.

JUSTIN.

Veux-tu boire un coup?

POULOT.

Avec plaisir, monsieur le soldat.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

J'ons un' soif qu'il faut que j'étanche,
Versez donc... Que vois-je? grand dieu!
C'soldat sur sa cocarde blanche,
A mis j'crois du rouge et du bleu.

De frayeur tout mon sang s'arrête ,
D'abord j'avais rien vu du tout ;
Ils ont des aigles sur la tête . . .
J'suis tombé dans la gueul' du loup. (bis.)

PLOSKI.

Attendez , attendez , je vais savoir de ce garçon
(*A Poulot.*) Viens ici , camarade.

POULOT, *à part.*

J'ai pourtant bien pris la route que m'avait indiquée
M. Léon . . . Ah ! quelle idée ! c'est une supercherie pour
attrapper les autres . . . Oh ! oh ! Dites donc , monsieur le
cavalier , vous êtes de fameux malins !

PLOSKI.

Hein !

POULOT.

J'ai donné dedans la frime , parole d'honneur . . . Après
ça , c'était ben naturel . . . ces cocardes . . .

PLOSKI.

Eh ben ?

POULOT.

Et ces aigles . . . Au premier coup-d'œil , ça m'avait effa-
rouché un peu . . . C'est très-adroit.

PLOSKI.

Ah ! ça , qu'est-c' qui dit ?

POULOT.

Avec ça vous allez joliment le pincer.

PLOSKI.

Mais qui donc ?

POULOT.

Parbleu , qui ? Lui ! l'empereur ! . . .

TOUS.

L'empereur !

PLOSKI, *à part.*

Je vois maintenant de quoi y retourne.

POULOT.

Il donnera dans le panneau. Dites donc , est-il encore ben
loin ?

PLOSKI.

Il est ici.

POULOT.

Hein ! Il est pris ? . . . Déjà !

TOUS.

Pris !

POULOT.

Fameux ! fameux ! (*Jetant sa casquette en l'air.*) Enfoncé, la conscription ! enfoncé, l'usurpateur ! Vive la légitimité ! vive M. le baron !

VITORIA.

C'est un blanc, un espion.

JUSTIN.

Faut le fusiller.

POULOT.

Hein ! De quoi ?... Plaît-il ?..

PLOSKI.

Arrêtez ! Attendons les ordres de l'empereur.

POULOT.

Ah ! mon dieu ! est-c' que je rêve ?... Les ordres de... Miséricorde ! où c' que je suis donc ?

JUSTIN.

Au quartier-général de Napoléon.

POULOT.

Ah ! je suis mort !

PLOSKI.

Je vais porter cette dépêche qui doit être importante. Dans cinq minutes je suis de retour. Veillez sur lui.

JUSTIN.

Soyez tranquille.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* PLOSKI.

POULOT.

Cinq minutes ! v'là mon dernier quart-d'heure, c'est sûr !

JUSTIN.

Voyons, voyons, approche, commissionnaire de la légitimité.

POULOT, *se jetant à genoux.*

Grâce, monsieur le soldat ! grâce !

VITORIA.

Poltron !

POULOT.

Ah ! madame la cuisinière, parlez pour moi, je vous en

prie, sauvez-moi l'existence, et je vous apprendrai à faire les artichauds à la Barigoule.

JUSTIN, *le relevant.*

Allons, lève-toi, et réponds.

AIR *De Mazaniello.*

Dis nous ton nom ?

POULOT.

Poulot la Mouche.

JUSTIN.

Ton pays ?

POULOT.

Le village voisin.

JUSTIN.

Ton état ?

POULOT.

J'suis garçon d'bouche,
D'un baron qui m'appelle vilain ;
J'fus élevé dans un séminaire.

JUSTIN.

De c'drôle défions nous, car
Il nous vient de la pépinière
Où s'plante la graine de mouchard. (*bis.*)

POULOT.

Monsieur le soldat, ne me faites pas fusiller, je vous en prie.

JUSTIN.

L'empereur va voir ça.

POULOT.

Je ferai tout c' qui voudra, l'empereur, tout ce que vous voudrez, madame la cuisinière.

JUSTIN.

A quoi peux-tu être bon ?

POULOT.

A quoi? A tout. Je brosserai vos habits, vos bottes et vos fusils, je frotterai vos appartemens... je ferai la cuisine aussi, oui, Madame, oui, je serai vot' surnuméraire, votre doublure, et, pour commencer, donnez-moi votre cuiller...

VITORIA, *lui en donnant un coup sur la main.*

On ne touche pas à ça, hé!

POULOT, *portant la main à sa bouche.*
Aie!... Oh! le mauvais bouillon!

VITORIA.

Comment dis-tu ?

POULOT.

Je dis qui n'est pas bon.

VITORIA.

Vraiment!

POULOT.

Il est trop doux... Laissez, je vais vous arranger ça...
Où c' qu'est la sallièrè?... N'ayez pas peur, c'est mon
état... ça me connaît, la marmite. La sallièrè, s'il-vous-
plaît?

JUSTIN.

Il ne s'y prend pas trop mal.

POULOT, *prenant une poire à poudre dans le panier de Vito-
ria, et la versant dans la marmite.*

C'est ça, peut-être... Voyez-vous, Messieurs, la mar-
mite, c'est ma vocation, et le bouillon, c'est mon élément.

JUSTIN.

Allons, allons, c'est un bon diable! ça s'rait dommage
de le fusiller.

POULOT.

Ne parlez donc pas de ça, c'est passé... c'est fini...
Mon emploi me garantit mon existence. Vous n'aurez pas le
cœur de faire mourir l'homme à talent qui vous l'ra vivre.

VITORIA.

Allons, allons, monsieur l'homme à talent, si ta soupe
n'est pas bonne, prends garde à toi. Est-elle prête?

POULOT.

Vous pouvez mettre la nappe.

JUSTIN.

Est-ce que nous connaissons ça?

POULOT.

Vous ne vous servez pas de nappes?... Pas de blanchis-
sage! Economie pour le gouvernement.

JUSTIN.

Allons, camarades, à table! (*Ils s'asseyent à terre.*)

POULOT.

Attendez, Messieurs, avant tout je dois goûter... je suis

Grenadier.

sûr de mon affaire; mais enfin..... (*Il goûte.*) Ah! mon dieu!...

VITORIA.

Qu'as-tu donc ?

POULOT.

Rien... c'est que je me brûle. (*A part.*) Elle est atroce, ma soupe ! elle emporte le palais !... c'est comme un pétard dans le gosier.

VITORIA.

Eh ben ?

POULOT, *timidement.*

Hum ! hum !

JUSTIN.

Oh ! il fait le modeste. A la besogne !

POULOT, *à part.*

Si elle ne passe pas, je suis perdu.

JUSTIN, *goûtant la soupe.*

Pouah !

POULOT.

Ah ! me v'là fusillé.

JUSTIN.

Ah ! ça, mais c'est une soupe d'enfer !

POULOT.

Y a peut-être un peu trop de sel ?

JUSTIN.

Dieu me pardonne, c'est un bouillon fait avec des cartouches. Voyez donc, ma mère, c'est de la poudre.

POULOT.

De la poudre!... Ah ! ça, madame la cuisinière, c'est donc un arsenal que votre batterie de cuisine ?

JUSTIN.

Drôle ! c'est un tour que tu as voulu nous jouer ; mais tu vas nous payer not' déjeuner.

(*On menace Poulot, on le bouscule, et on le jette sur Ploski qui entre.*)

POULOT, *à Ploski.*

Sauvez-moi, monsieur le cavalier ! on veut me massacrer !

SCENE V.

LES MÊMES, PLOSKI.

PLOSKI.

Allons, allons, monsieur l'émissière, relève-toi, et marche.

POULOT.

Où?

PLOSKI.

Tu vas aller parler au général Bertrand. Un homme pour l'y conduire.

UN SOLDAT.

Me voilà.

POULOT.

Ah! mon dieu! qu'est-c' qui va me faire, c' général?... Si j'osais je me trouverais mal.

PLOSKI.

Voyons, voyons, imbécile...

AIR :

Tâche d'avoir un peu d' courage,
On n' meurt qu'une fois, mon enfant,

POULOT, *d part.*

Que n'ai-je pu mett' dans mon potage
Tout' la poudre du régiment.

TOUS.

Allons, faut avoir du courage,
On n' meurt qu'une fois, mon enfant;
Ça t'apprendra, dans ton potage,
À mett' la poudr' du régiment.

(*Le soldat emmène Poulot.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* POULOT.

PLOSKI.

Mes amis, la lettre, dont ce garçon était porteur, devait faire marcher un régiment contre nous; heureusement, le niais s'est trompé de route. Mais vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre?... Ah! mille bombes!

Qu'est-ce donc ?
VITORIA.

J'en suis encore tout bouleversé !
PŁOSKI.

Ah ! mon dieu !
JUSTIN.

Si on peut croire ça... Lui!..., Lambert!...

Lambert?...
VITORIA.

On dit...
PŁOSKI.

Quoi ?
VITORIA.

Justin avait raison tantôt.
PŁOSKI.

Grand dieu ! on dit?...
VITORIA.

Qu'il a déserté.
PŁOSKI.

Déserté !
TOUS.

C'est pas possible !
VITORIA.

PLUSIEURS VOIX, dans le lointain.
Vive la France ! vive l'empereur !

Qu'entends-je !
VITORIA.

Des paysans en armes... Un grenadier les conduit.
JUSTIN.

Un grenadier !
VITORIA.

LAMBERT, paraissant sur la colline, suivi de paysans armés
de fusils de chasse, de faux et de sabres.

Vive l'empereur !

VITORIA.
C'est Lambert!... Justin, mon fils, cours vite... annonce qu'il est revenu... Va donc !

JUSTIN.
Oui, ma mère, oui... Quel bonheur ! (Il sort.)

SCÈNE VII.

VITORIA , PLOSKI , LAMBERT , GRENADIERS ,
PAYSANS.

VITORIA , *courant à Lambert.*

Ah! que je t'embrasse !

LAMBERT.

Bonjour , Vitoria , bonjour , mes amis.

PLOSKI.

Je vous disais bien , moi , qu'il reviendrait.

LAMBERT.

Comment ! Est-ce que par hasard on s'était figuré?...

VITORIA.

Te voilà , tout est dit. Ce cher Lambert!... Mais où avais-tu donc été , mon vieux camarade ?

LAMBERT.

Vous préparer les étapes... Et , en revenant , j'ai ramené ces gaillards là , qui nous donneront un fameux coup de main , allez... Mais où sont les autres ?

PLOSKI.

Ici , tout près , avec l'empereur.

LAMBERT.

Faut que je les prévienne... Un régiment marche contre nous... le 5^e de ligne.

VITORIA.

Nous le savions. (*Roulement.*) Tiens , v'là l'état-major qui vient de ce côté... Nous allons nous mettre en marche.

JUSTIN , *accourant.*

Aux armes ! on dit qu'on va nous attaquer.

LAMBERT , *aux paysans.*

Allons , vous autres , votre première campagne va commencer. Attention ! je vas vous présenter à mon empereur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES , AUTRES GRENADIERS , NAPOLEON.

LES GRENADIERS , *entrant.*

AIR :

En avant !

En avant !
L' danger nous menace !
En avant !
En avant !
Cont' ce régiment !
En avant !
En avant !
C'est là notre place !
Marchons tous en avant !
En avant, etc.

NAPOLÉON, *tendant la main indistinctement à ceux qui se trouvent le plus près de sa personne.*

Avec vous, mes braves, je ne craindrais pas dix mille hommes ; mais ce n'est pas aujourd'hui que je mettrai votre courage à cette épreuve. (*A Lambert.*) Te voilà donc de retour ?

LAMBERT.

Sire...

NAPOLÉON.

Je connais ta conduite, je m'en souviendrai. Où sont les braves gens que tu m'as amenés ?

LAMBERT, *montrant les paysans.*

Les voilà, Sire.

NAPOLÉON.

Soyez les bien venus, mes camarades.

LOUBERS.

Sire, le régiment s'avance.

NAPOLÉON.

Soldats, en ligne !

(*A ce commandement, tous les soldats se mettent en ligne à droite de la scène. — Le public ne doit voir qu'un rang ou deux tout au plus, afin d'aérer la scène. — Les autres sont dans la coulisse.*)

VITORIA.

Qu'est-c' qui va arriver, ô mon dieu ?

NAPOLÉON.

Grenadiers, portez armes ! reposez vos armes !

VITORIA.

Il ne veut donc pas se défendre.

(*La tête du régiment, qui marche contre l'empereur, paraît à l'entrée de la coulisse de gauche.*)

L'OFFICIER, qui commande ce régiment
Halte! Apprêtez armes!

VITORIA, tombant à genoux.

Dieu sauve l'empereur!

NAPOLEON, s'avançant et découvrant sa poitrine.

Eh, quoi! soldats, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre empereur. S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, son empereur, il le peut: me voilà!

L'OFFICIER.

Joue!

TOUS LES SOLDATS DU 5^me, mettant leurs sakhos au-dessus de leurs bayonnettes.

Vive l'empereur! vive la vieille garde!

(En un instant les rangs sont confondus, les soldats du 5^me et ceux de la vieille garde fraternisent. — Le tambour s'avance, son sac sur le dos; aussitôt un vieux sergent en tire une aigle.)

LE VIEUX SERGENT, la présentant à Napoléon.

Sire, voilà l'ancienne aigle du cinquième.

NAPOLEON, prenant l'aigle, et l'embrassant.

Chère aigle, reçois le baiser du retour. (La donnant au sergent.) Tiens, mon brave, remets-là à sa place. Soldats du cinquième, voilà votre drapeau. (A ses officiers.) Suivez-moi, Messieurs, j'ai des ordres à vous donner.

(Ils sortent.)

TOUS.

Vive l'empereur!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté NAPOLEON, LOUBERS ET SES OFFICIERS.

(En un instant le drapeau blanc et les cocardes blanches sont arrachés, et foulés aux pieds; on les remplace par le drapeau et les cocardes tricolores, qui étaient dans le sac du tambour. — L'aigle prend aussi la place de la fleur de lys.)

PLOSKI.

Allons, allons, Vitoria; de l'eau-de-vie, du rhum, tout ce que tu auras... Une fraternisation générale.

JUSTIN.

C'est ça, ma mère, je vas vous aider.

VITÓRIA.

Approchez, camarades.

LAMBERT.

Je n'ai jamais été si content.

JEAN-LOUIS, *entrant.*

Où trouver M. Lambert dans tout ce monde là ?

LAMBERT.

Ah ! si seulement j'avais là mon vieux père, qui vit cet élan là, et que je pusse le présenter à mon empereur ; j'en mourrais de joie, je crois.

JEAN-LOUIS, *voyant Lambert.*

C'est lui, je le vois.

LAMBERT.

Mais patience, millezieux, nous serons bentôt dans mon village.

JEAN-LOUIS.

M. Lambert...

LAMBERT.

Jean-Louis !

JEAN-LOUIS.

Oui, monsieur Lambert, oui, c'est moi.

SCENE X.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS.

LAMBERT.

Toi ici, mon garçon ! Mais qu'as - tu donc ? tu as l'air triste. Oh ! mon dieu ! Jean-Louis ! mon père !

JEAN-LOUIS.

Ah ! monsieur Lambert...

LAMBERT.

Mon vieux père ?...

JEAN-LOUIS, *lui remettant la montre de Dumont.*

Voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre.

LAMBERT.

Sa montre !

PLOSKI, *un verre à la main.*

Eh ! Lambert, est - ce que tu ne retrinques pas avec nous ?

LAMBERT.

Si, si, tout-à-l'heure...

PLOSKI, *rejoignant les autres.*

Allons, dépêche-toi.

JEAN-LOUIS.

Dans quel moment je suis arrivé, moi !

LAMBERT, *à part.*

La montre de mon père ! Ah ! mon dieu ! je n'ose inter-
roger Jean-Louis.

JEAN-LOUIS, *pleurant.*

Jamais je n'aurai le courage de lui dire...

LAMBERT.

Tu pleures?... Jean-Louis... mon père...

JEAN-LOUIS.

Il est... à Grenoble.

LAMBERT.

Il vit, je respire ! Mais pourquoi pleures-tu ?

JEAN-LOUIS.

C'est que... Ah ! monsieur Lambert... Pauvre père
Dumont... c'est p'têtre fini maintenant.

LAMBERT.

Fini !

JEAN-LOUIS.

Ils l'ont condamné.

LAMBERT.

Condamné !

JEAN-LOUIS.

A mort.

LAMBERT.

A mort ! mon père !

JEAN-LOUIS.

Parce qu'il vous avait reçu hier chez lui, et qu'il avait
aidé à la révolte pour l'empereur.

LAMBERT.

O mon dieu !

JEAN-LOUIS.

Ils l'avaient mis en prison... Mais nous allions le faire
évasion, quand tout d'un coup, monsieur le maire et les
gendarmes sont entrés ; ils nous l'ont pris, et ils l'ont em-
mené à Grenoble... Ils n'ont pas voulu le tuer chez nous,
ça aurait mis tout à feu et à sang... Je l'ai vu partir ; ça
m'a fait un mal... Je l'ai suivi des yeux tant que j'ai pu...
Quand il a été trop loin, je suis parti pour ici, et me
voilà.

LAMBERT, *tendant la main à Jean-Louis.*

Tu es un brave garçon, je te remercie. (*À part.*) Et c'est
moi qui ai tué mon père ! un faible vieillard ! un centenaire !
Les misérables !... Il serait peut-être temps encore...
mais ma place est auprès de mon empereur... Ah ! s'il

Grenadier.

pouvait nous faire marcher sur Grenoble , nous arriverions peut-être avant que . . . O mon dieu ! veille sur mon père en nous attendant.

JUSTIN, *entrant.*

Mes amis , mes amis , de mauvaises nouvelles.

VITORIA.

Qu'est-ce donc ?

JUSTIN.

Je viens de voir des individus qui arrivent du côté de Grenoble.

LAMBERT.

De Grenoble !

VITORIA.

Eh ben ?

JUSTIN.

Ils disent que le commandant de la division a fait prendre les armes à tout le monde , que la ville est en état de siège , que les citoyens et les troupes sont pour le roi , et qu'on ne nous laissera jamais passer.

LAMBERT.

Mon père est perdu !

VITORIA.

Et tu as cru ça , toi ?

JUSTIN.

Dam' , ma mère , puisqu'ils viennent de là-bas.

VITORIA.

Laisse donc , c'est pas vrai.

JUSTIN.

Au surplus , M. Ploski , qui est resté à l'avant-garde pour attendre encore d'autres nouvelles , nous en apprendra bientôt davantage.

VITORIA.

Tout ça , voyez-vous , mes amis , c'est pour nous décourager , mais on n'y parviendra pas. En avant !

TOUS.

Oui , oui , en avant ! à Grenoble !

(*On entend un roulement.*)

SCENE XI.

LES MÊMES , NAPOLEON , LOUBERS , PLOSKI.

NAPOLEON.

Oui , mes camarades ; à Grenoble , des amis , des frères nous y attendent.

LAMBERT.

Des amis , des frères ; ce ne sera pas mon père.

NAPOLÉON.

Peut-être, mon brave.

LAMBERT.

Quoi, Sire, vous sauriez...

NAPOLÉON.

Tout. Mais du courage, de la confiance; nous sauverons ton vieux père.

PLOSKI.

Sire, Grenoble est à nous. Là-bas, tout le 7^me de ligne, son jeune et brave colonel en tête, vient dans nos rangs au pas de course.

NAPOLÉON.

J'avais eu raison de compter sur le dévouement du brave Labédoyère.

PLOSKI.

Sire, ses soldats fraternisent déjà avec notre avant-garde.

JEAN-LOUIS.

Ah! monsieur Lambert, regardez donc..... Ces jeunes gens, ce vieillard...

LAMBERT.

Ce vieillard!...

JEAN-LOUIS.

C'est le père Dumont.

LAMBERT.

Mon père!

(Léon et d'autres jeunes gens entrent en scène, en portant sur leurs épaules Dumont, assis dans un fauteuil.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉON, DUMONT, LE BARON DE LA BRETAUDIÈRE, BOURGEOIS ET PAYSANS.

LE BARON, entrant.

Vive l'Empereur!

LAMBERT, courant à son père.

Mon père!

LÉON, à Lambert.

Vous me l'aviez confié, je vous le rends.

(Lambert aide son père à descendre, et il se jette ensuite dans ses bras.)

NAPOLÉON, à Léon.

Bien, jeune homme, bien; vous êtes digne de l'habit que vous portez.

LE BARON.

Sire, daignez permettre à un de vos sujets fidèles, dévoués, de féliciter votre auguste Majesté...

NAPOLÉON.

Bien, monsieur le maire, bien.

LE BARON.

Il m'a donné la main; quel grand homme!

DUMONT, *embrassant encore Lambert.*

Mon fils, je te révois...

LAMBERT, *présentant son père à Napoléon.*

Sire, voulez-vous me permettre de présenter mon père à Votre Majesté?

NAPOLÉON, *se découvrant.*

Hommage aux vieux souvenirs de la patrie, et à son ancienne gloire militaire. DUMONT.

Ah! Sire, laissez-moi baiser cette main qui s'arme encore pour sauver la France.

NAPOLÉON.

Digne vétéran, vous avez bien rempli votre carrière; elle a été honorable. (*Arrachant sa décoration, et l'attachant sur la poitrine de Dumont.*) Que ce signe des braves brille sur votre poitrine.

LAMBERT.

Ah! Sire!

NAPOLÉON.

Lambert, tu es sergent.

LAMBERT, *présentant les armes.*

Sergent! Ah! mon empereur!

FOULOT, *apercevant le baron, et allant à lui.*

Tiens, monsieur le baron, vous êtes donc girouette aussi?

LE BARON.

Nigaud, je suis fonctionnaire public.

JEAN-LOUIS.

C'est ça, vive le plus fort!

NAPOLÉON.

Partons!

TOUS.

Vive l'empereur! vive la liberté!

DUMONT.

Vous l'entendez, Sire. Vive l'empereur! mais vive la liberté!

NAPOLÉON.

Mes amis, à Paris!

TOUS.

A Paris! à Paris!

(*Les troupes défilent devant Napoléon, qui se trouve sur le haut d'une colline, et indique la route de Paris. — Tableau général. — La toile tombe.*)

FIN.